VOLUME IV. WINNIPEG, MERCREDI, 15 Novembre 1916 NUMERO 27

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

... et publié par la
"WEST ... A PUB. CO. LTD."
61... McDermot
Téléphones Garry 4264-4265

UN COUP VIGOUREUX

C'est la paroisse de Saint-Léon qui vient de le donner, et il convient de ne pas le passer discrètement sous silence.

Sous l'action énergique de son Comité d'Education, la paroisse vient d'organiser un bazar qu'elle comptait faire de moyenne taille et qui a pris de magnifiques proportions. L'intention du Comité, comme il l'a fait connaître dès le début, était de procurer une contribution de trois cents piastres environ au Comité Général d'Education, et de ne pas recourir au mode de contributions personnelles qu'il jugeait onéreux, à cause du travail considérable de la visite aux foyers.

C'était son affaire; d'ailleurs le Comité Général en demandant de l'aide, a laissé pleine liberté d'action aux comités locaux.

Le succès a dépassé les espérances des plus optimistes, preuve que l'action de l'Association rencontre la sympathie du public et qu'il s'agit simplement de canaliser les bonnes volontés vers le but à atteindre. Le Comité place en banque la somme de $500 pour avoir un petit revenu qu'il pourra employer chaque année pour le bien de la cause de l'éducation, fait un don généreux aux religieuses qui ont bien voulu mettre leurs grandes salles au service de la paroisse pour cette circonstance et verse trois cent cinquante piastres au trésorier de l'Association d'Education.

C'est magnifique, et surtout c'est pratique. On sort de la sphère des grandes déclarations patriotiques la main sur le coeur, et on la met dans la poche, ce qui est beaucoup plus sincère et plus effectif.

Le témoignage de notre admiration est modeste; tel quel nous l'offrons à la paroisse de Saint-Léon et à son énergique comité.

Seul ce genre de patriotisme nous sera utile dans les dûres circonstances qui nous sont faites par ceux qui devraient nous traiter mieux, s'ils tiennent à garder un peu de notre dévouement aux institutions britanniques dans ce cher Canada.

L'Anglais est ainsi fait qu'il regarde soigneusement un homme debout avant de lui porter le coup, car il a un souci très particulier de son cuir, mais il écrase impitoyablement, sans même avoir de remords, celui qu'il trouve couché et à moitié endormi par la nonchalance et le manque de patriotisme.

Et puis la paroisse de Saint-Léon n'en sera pas plus pauvre. Qui ressent comme un appauvrissement la contribution versée? Il n'y en a pas que nous sachions, et ce que nous savons bien c'est que la paroisse est plus riche d'une culture d'opinion qui sera une force irrésistible pour le groupe manitobain le jour où elle se généralisera.

DESORDRE

Pour faire suite à nos perles en attendant que nous en contemplions d'autres, nous devons conclure que nous avons double raison d'être mécontents de notre département d'instruction publique.

1o—D'abord parce que sous prétexte de progrès on nous impose des doctrines qui ne sont pas même chrétiennes.

2o—Ensuite, notre tout paternel gouvernement sort de son rôle, Comme on dit en bon français, et non en "Parisian French", il se mêle de ce qui ne le regarde pas, ou le regarde fort peu.

L'éducation des enfants, c'est l'affaire des parents et de ceux qu'ils choisissent pour les remplacer. Ce n'est pas plus l'affaire du gouvernement que de la franc-maçonnerie; malheureusement l'un et l'autre s'en mêlent plus qu'ils ne devraient, et les parents se trouvent dépouillés malgré eux.

Pourtant ils sont les électeurs!! Comment peuvent-ils permettre aussi longtemps pareil escamotage de leurs droits les plus sacrés! Que les parents se mettent bien en tête que l'éducation des enfants est un droit naturel en même temps qu'une obligation sacrée.

L'état peut voir aux règlements d'hygiène, mais pas au point d'imposer des systèmes très coûteux pour arriver, bien souvent, à la conclusion que ces systèmes ne valaient que sur le papier, et qu'on a fait une expérience coûteuse aux frais des parents.

Ce n'est pas le grand turc qui paye pour ces choses. Regardez un peu vos comptes de taxes et vous verrez de quelle poche sort l'argent qu'on emploie si largement.

Il y a dans notre système scolaire obligatoire et neutre divers attentats aux droits des parents, et si les parents catholiques n'ont pas encore la force de se faire respecter et de revendiquer leurs droits, ils doivent cependant savoir combien abusif est notre présent système d'écoles publiques supposées la perfection du genre.

En Angleterre, le gouvernement favorise l'initiative privée en donnant ses octrois aux écoles confessionnelles qui sont la chose des parents; c'est dans l'ordre. Ici, le gouvernement se fait maître d'école. Aussi il faut voir jusqu'à quel point il met les **pattes** dans les plats.

Mais en Angleterre on est bien arriéré, savez-vous. Ils se font vieux nos parents d'Angleterre!! Il faut venir dans les progressives provinces de l'Ouest Canadien pour trouver le progrès, le vrai, celui qui consiste à marcher à l'encontre du bon sens et du sens chrétien.

COOPERATION

"Emparons-nous du sol"

Oh! le beau cri patriotique canadien. Mais (pourquoi faut-il qu'un **mais** vienne gâter presque tout...) l'important est surtout de rester possesseur du sol. Pour cela il faut en tirer le plus grand rendement possible, et profiter de ce rendement. La chose paraît bien évidente, mais en pratique c'est un peu différent. Vous allez voir.

Certaine enquête dans 78 villes des Etats-Unis, (et vous savez, les Etats-Unis ne sont pas bien éloignés du Canada, de sorte que dans les deux pays les choses se passent pas mal de la même manière), donc une enquête a révélé que le fermier ne reçoit environ que 50 pour cent du prix payé pour le détail. Le prix de transport étant en moyenne de 7 pour cent, le reste, c'est-à-dire **43 pour cent** est le joli profit du détailleur ou intermédiaire. Même certains articles, comme les choux, étaient vendus au consommateur **135 pour cent** plus cher qu'ils n'avaient été payés au producteur.

Que conclure de là?

1o—Que producteur et consommateur sont tous les deux rongés par un même chancre qui vit grassement à leur dépens, et qu'il faudrait extirper au plus vite. Ce chancre c'est l'intermédiaire qui met dans son gousset de 30 à 40 pour cent du prix des objets achetés et revendus: cette petite opération a le joli nom de **commission.**

2o—Que le consommateur n'a pas raison de se plaindre du producteur, des hauts prix qu'il est obligé de payer, car une partie de l'argent déboursé est le salaire de l'intermédiaire.

3o—Qu'il faut apporter remède au mal.

Quel remède?

Scrutons la plaie, nous verrons mieux le remède à appliquer.

Désavantages du producteur.—Comme classe, le cultivateur, (car c'est lui qui nous intéresse comme producteur), est dans une situation économique désavantageuse qui lui rend impossible toute compétition pour la vente de ses produits. En effet, il vit trop isolé pour être exactement informé des prix et des fluctuations du marché; il est inexpérimenté dans les relations commerciales; plutôt faible en fait de finances, et incapable d'estimer bien justement soit le coût de la vie, soit les risques du marché.

Résultat.—La plupart des cultivateurs sont à la merci des agents locaux et devront se contenter du prix offert, au risque de ne pouvoir écouler leur marchandise. Pour éviter les services trop onéreux des intermédiaires enverront-ils leurs marchandises directement au marché terminal? Peine inutile; car ils y rencontreront encore le commerçant à commission dont ils devront accepter l'offre ou bien reprendre leur marchandise à grande perte.

Remède.—A tout mal il y a remède. Comment pourra-t-on rétablir le juste équilibre de l'économie sociale, et protéger à la fois producteur et consommateur en obtenant des prix de vente et d'achat mieux proportionnés, et diminuer par le fait même la cherté de la vie?

Il y aurait, comme moyen secondaire ,la diffusion d'une plus parfaite information relativement aux prix des denrées, aux divers systèmes de marchés, au coût de transport, aux prix courants, etc. Mais le plus efficace, sinon l'unique remède, c'est l'union, et les rapports directs entre producteur et consommateur; c'est l'établissement de **coopératives** de vente et d'achat, et de comptoirs coopératifs.

Il faut de toute nécessité que le consommateur communique plus directement avec le producteur en éliminant l'intermédiaire. Faites disparaître ce dernier dont les services (?) coûtent de 30 à 40 pour cent du prix de la marchandise, cela fera au moins 10 à 15 pour cent de **plus** pour le producteur et autant de **moins** pour le consommateur.

Il commence à se faire un heureux mouvement dans ce sens parmi nous depuis quelque temps. Des Canadiens zélés et entreprenants ont formé à Winnipeg le Comptoir Agricole, il y a deux ans, et cette année, l'Abattoir Public.

Malheureusement trop peu des nôtres ont compris l'importance de ces organisations coopératives, tant au point de vue financier qu'au point de vue patriotique. Nous reviendrons sur cet important sujet.

J.-C. ST-AMANT, Ptre.

IL EN EST ECOEURE

—Qui?

—L'honorable Sénateur Landry.

—Et de quoi?

—De la politique.

—La raison?

—C'est que la politique, ou mieux l'esprit de parti politique est la cause d'un bon nombre de nos malheurs sociaux, à nous surtout Canadiens-français, et que cet esprit, poussé un peu loin, nous menace des pires choses.

Nous avons besoin, en ce moment, de faire converger toutes nos énergies vers un point, puisque vers ce point convergent les énergies de tous ceux qui veulent la disparition du français du Canada, Québec excepté.

Il y a jusqu'au Catholic Club de Winnipeg qui tient à donner son petit coup de pied. Il proclame la faillite du bilinguisme. C'est à l'encontre des faits, mais peu importe, pourvu qu'on arrive à jouer son rôle dans le grand concert impérialiste.

Nous croyons qu'il y a besogne plus noble à faire en ce moment. Les vrais fils d'Irlande font actuellement un effort sérieux pour empêcher la pieuvre impérialiste d'étouffer tout à fait leur vie nationale et leurs aspirations vers le Home Rule. Ceux qui sont en dehors d'Irlande n'ont pas d'intérêt, ce nous semble, à jouer leur petite partie de flûte dans la fanfare impérialiste.

Nous rencontrons de l'opposition là où nous devrions trouver de l'aide. N'en soyons pas trop surpris, et comptons sur nous-mêmes. Pour cela ne nous laissons amoindrir par aucune considération secondaire; l'attache au parti bleu ou rouge est une considération moins que secondaire; pourtant elle affaiblit singulièrement.

Apprenons un peu la leçon que l'hon. sénateur Landry, l'actif et distingué président de l'Association d'Education d'Ontario, nous donne dans les lignes suivantes:

"Rappelez-vous bien la souveraine noblesse de nos origines et la grandeur de notre passé. Nous sommes les fils de ceux qui ont découvert la moitié de ce continent et marqué partout l'empreinte catholique et française. Nous n'avons pas le droit de déchoir. L'heure nous commande de reprendre sur d'autres terrains les luttes de nos pères. Sachons être dignes d'eux... J'ai fait de la politique pendant près d'un demi-siècle; j'en suis écoeuré. La cause qui sollicite aujourd'hui nos efforts est la cause même de notre race et de sa survivance; elle est bien au-dessus de tous les partis et de leurs intérêts. Ne voyez-vous pas du reste qu'à côté du gouvernement "bleu" de Toronto qui persécute nos frères de l'Ontario se dresse le gouvernement "rouge" de Winnipeg qui persécute nos frères du Manitoba? L'ennemi se présente sous tous les uniformes. Sachons donc une bonne fois, enterrer les divisions et les préjugés qui nous empêcheraient de lui présenter un front uni. Réveillons-nous un peuple nouveau, conscient de ses devoirs et de sa force, prêt à tous les sacrifices, à toutes les luttes, capable de marcher le front haut vers ses nobles destinées!"

Après le souci de la conservation de notre foi, donnons la première place au souci de la conservation de notre existence nationale au Canada. Quoi qu'on en dise, il faut que le Canada soit bilingue, autrement nous serions déshonorés; sachons ensuite faire une petite part de nos revenus aux causes nationales. Ce sera la meilleure preuve à donner de notre sincérité. Ce sera en même temps le meilleur moyen de nous attacher à ces nobles causes, car on n'aime bien que ce pourquoi l'on est appelé à souffrir quelque chose.

A NOUS D'AGIR.

Sans nul doute les divers jugements du Conseil Privé, depuis bientôt vingt-cinq ans, ne sont guère de nature à encourager les sujets canadiens-français de Sa Majesté au Canada.

Ceux qui auraient douté jusqu'ici que ce tribunal suprême est passablement un corps politique en même temps que judiciaire, n'en doutent plus maintenant; nous devons nous rendre à la dure évidence.

L'esprit de la Confédération n'est sûrement pas celui que Leurs Seigneuries lui donnent de nos jours, en s'attachant à la lettre qui tue et en laissant de côté l'esprit qui vivifie.

L'acte confédératif a été un contrat consenti par deux parties traitant d'égale à égale. Les paroles de Sir John A. MacDonald sont formelles, et elles montrent bien l'esprit qui animait les Pères de la Confédération.

D'ailleurs, qu'il n'y eut pas de doute vraiment fondé sur le point du droit des nôtres, de l'Ontario, à l'usage de leur langue dans cette province se déduit de ce qui a été stipulé pour le Manitoba en 1871.

Le **Free Press**, malgré tout l'esprit d'étroitesse qui le caractérise généralement l'admettait carrément le 6 novembre dernier.

"La Constitution du Manitoba donnée en 1871 reconnaissait sans "l'ombre d'un doute le français comme langue officielle dans cette "Province."

Mais, dit-il, ce droit a été réduit à néant par la législature provinciale en 1890.

Peut-on manquer de logique à pareil point, quand on est intelligent comme on l'est au **Free Press**. Il faut vraiment que le préjugé soit bien aveuglant.

Depuis quand une législature provinciale peut-elle abroger un texte de loi faisant partie de la constitution?

Or, continue le **Free Press**, l'Ontario, faisant partie de ce qu'on a appelé la "vieille province du Canada", avait bien plus de droits que le Manitoba.

Et cependant le Conseil Privé trouve moyen de décider que ces droits n'existent pas.

Ceux qui, après cela, auront encore la dévotion d'aller trouver Leurs Seigneuries du Conseil Privé, ont le coeur solide.

Mais si Leurs Seigneuries pensent avoir travaillé là pour la paix du cher Empire, ils se trompent étrangement.

On ne devra pas perdre de vue qu'en droit anglais tout comme aux yeux du sens commun, des droits égaux doivent correspondre à des obligations égales, et qui là où l'on nie l'un il faut nécessairement conclure que l'autre doit disparaître, ou qu'on ne le maintiendra que par la force brutale.

C'est fort encourageant pour la paix et la prospérité de ce pays.

Il faut avouer cependant que ce n'est pas riant non plus, de se voir traiter en parias, dans un pays découvert par les siens et conquis à la civilisation au prix des sueurs et parfois du sang de nos pères.

Ce doit nous être une leçon d'énergie. Parfois dans notre pays aux larges champs, une grèle vient couper les tiges de blé qui poussaient bien; on croit le champ perdu. Mais non, la blé était jeune, la sève vigoureuse. Le brin de blé qu'on croyait mort repousse et tige et la moisson en sort plus abondante.

Le Conseil Privé a jeté par terre la garantie légale. Il a ouvert la porte au fanatisme passager qui soulèvera plus facilement la tempête. La garantie légale emportée, la question retombe par elle-même dans le domaine politique. C'est sur ce terrain que nous devrons lutter pour garder ce que nous avons, en vertu du droit naturel. Les hommes de paix et d'harmonie peuvent le regretter et le regrettent, mais on ne leur laisse pas le choix entre l'égorgement et la lutte sur le terrain des revendications efficaces.

La parole est aux deux millions et plus de gens de langue française du Canada, et aux autres qui ont encore le souci des vrais intérêts de notre chère patrie, non l'Empire, mais le Canada tout court. Nous avons tout ce qu'il nous faut ici pour nourrir notre patriotisme.

DES PERLES! DES PERLES!

Avant de passer à la contemplation de nouvelles perles dans le domaine de l'éducation telle que l'entend notre progressif département d'instruction publique au Manitoba, il ne sera pas sans utilité de voir à quelle sources s'alimentent nos distingués professeurs d'école normale. Nous exceptons, c'est clair, ceux qui autrefois professaient dans notre école normale bilingue, car ceux-là n'avaient pas eu le bonheur ou le malheur, — comme vous voudrez, selon le point de vue où vous vous placerez, — d'être formés selon les magnifiques et très sûrs principes illustres parce que nous avons considéré en contemplant nos perles.

On nous casse les oreilles à tout propos avec les grands mots de British Empire, British Fair Play, British tout ce que vous voudrez, et les seuls qui soient un tant soit peu British dans le domaine de l'éducation sont ceux qu'on proclame très arriérés, c'est-à-dire nous et vous, chers lecteurs.

Les autres ne sont pas des British, mais ce sont des "Yankees" de la plus mauvais espèce, car il y en a de passables.

Vous vous rappelez peut-être que la troisième perle que nous avons contemplé jetait un joli reflet animal.

Dans la pensée de notre très progressif professeur d'école normale manitobaine:

"Le dernier effort de l'éducation est de **faire de l'homme un "parfait animal."**

Vous pensez que cela est du cru de notre distingué professeur, et que c'est British; vous êtes bien naïfs: c'est du "Yankee", et c'est emprunté.

Ouvrez "The Philosophy of Education", par M. Herman Harrell Horne (le nom est suggestif). A la page 72, vous y pouvez lire ce qui suit. C'est une pensée de Spencer qu'il fait sienne.

"The first requisite to success in life is **to be a good animal.** Cer"tain it is that the ages of acetism, of scorn for the body and natural "impulses, are the unstriking ones in the progress of civilization."

N'est-ce pas que ça se ressemble? Il y a là-dedans tout ce que vous voulez en fait d'erreur. Erreur au point de vue simplement chrétien, erreur historique, erreur d'information et de bonne foi, à moins que l'écrivain, qui a la prétention d'écrire un manuel de formation pédagogique ne soit qu'un parfait ignorant.

Ce sont les magnifiques manuels qu'on met dans les mains de nos grandes fillettes qui fréquentent l'école normale. Et l'on voudrait que nous trouvions cela progressif et moderne!! Dans l'ordre de progrès qui nous mène à croire que nos ancêtres sont des singes, c'est parfait, on ne peut faire plus moderne, mais comme nous sommes encore portés à croire que nos ancêtres étaient des gens intelligents doués d'une âme faite à l'image de Dieu, nous ne pouvons pas nous empêcher de déclarer que c'est du pur paganisme, et que c'est une honte de mettre pareils livres entre les mains de jeunes personnes que l'on respecte.

Nous pouvons avoir l'esprit et le coeur mal conformés, mais c'est notre humble manière de voir. Et c'est notre devoir d'ajouter que nous abhorrons la force brutale qui force l'intelligence de nos enfants à venir en contact avec de pareilles monstruosités.

Mais, c'est du progrès, vous savez; et du progrès très moderne qui coûte fort cher.

EN MARGE DU JUGEMENT

(Le **Droit**)

Nous avons tous lu le jugement qui vient de rendre le comité judiciaire du Conseil Privé sur la constitutionnalité du règlement 17. La signification finale de ce jugement, c'est que la législature provinciale peut agir maintenant comme le gouvernement Norris l'a fait dans le Manitoba.

Comme Canadiens français, pouvons-nous déduire de l'argumentation de Leurs Seigneuries, nous sommes entièrement entre les mains du gouvernement d'Ontario; nous n'avons aucun droit garanti strictement par l'acte de la Confédération. Le Sénateur Landry aura donc raison de dire: ce contrat n'a pas été un pacte d'honneur, mais un piège d'infamie.

• • •

Bien longtemps avant l'acte de la Confédération, les Canadiens français de l'Ontario enseignaient, sans conteste, la langue française dans leurs écoles qu'ils avaient construites et qu'ils soutenaient de leurs deniers. Le Conseil de l'Instruction Publique respectait la langue des découvreurs et colonisateurs et civilisateurs français.

Quand un gouvernement oublieux des grandeurs de ce peuple de pionniers a voulu porter la main sur ces droits consacrés par plus d'un siècle et demi de jouissance incontestée et garantis, croyions-nous, au moins par l'esprit du pacte de la Confédération, sinon par la lettre, les Canadiens-français se sont tournés vers la métropole, vers le Roi d'Angleterre.

Ils ont pensé que là-bas, puisqu'on parlait de "devoir sacré de voler à la défense de petites nationalités, maltraités par les grandes puissances"; puisqu'on flétrissait avec tant d'indignation ceux qui traitaient les contrats comme des "chiffons de papier" on entendrait la voix de la seule et véritable race canadienne, demandant la liberté de conserver sa langue.

Les juges ont pris la loi écrite, ont parcouru les diverses clauses du contrat et ne voyant pas mention évidente des droits des Canadiens français à leur langue, dans la province d'Ontario, ont décrété que ces droits n'existaient pas, et que la majorité seule, la puissance, la force devait décider ce qui convenait à la minorité, à la petite nationalité.

• • •

L'Angleterre a perdu là une belle occasion de montrer la sincérité de son indignation devant la violation de la liberté des petites nationalités et des minorités.

Elle a perdu une magnifique occasion de reconnaître les droits de la langue de tout un peuple, droits qu'un peuple civilisé n'a pas osé refuser, jusqu'à présent, et qu'elle a reconnu aux peuples des Indes et du Sud-Africain.

Elle a perdu une occasion exceptionnelle de reconnaître les services rendus à l'empire par les Canadiens français en maintes circonstances, et surtout les services appréciables qu'ils rendent actuellement sur les champs de bataille des Flandres et de la France.

Elle a perdu une bonne occasion de se gagner définitivement le coeur du peuple canadien-français, en lui montrant que l'esprit de la confédération, esprit de justice et de tolérance, formait la base sur laquelle elle se placerait pour décider les questions canadiennes.

Les Canadiens français en ont appelé au Roi d'Angleterre pour la reconnaissance d'un droit naprotège leur patrie et les libertés sans laquelle la patrie n'a plus de nom; et les Canadiens français ont été repoussés.

Comment les Canadiens français qui se battent actuellement en Europe interprèteront-ils cette décision? Quel encouragment puiseront-ils dans ce jugement pour aller verser leur sang pour l'Empire?

Pourront-ils se dire en mourant qu'ils ont fait le sacrifice suprême pour la défense du drapeau qui proège leur patrie et les libertés de leurs foyers, de leurs enfants au Canada?

• • •

Le Canada peut-il se féliciter de cette conclusion?

A suivre page 7.

LE COIN DES DAMES

Ce jour baisse, encore quelques minutes et l'astre lumineux disparaîtra pour faire place au crépuscule. C'est l'heure des rêveries, des pensées graves!...

Assise tranquillement sur un balcon, je regardais les allées et venues des citadins qui, après un jour de fatigue, de travail, jouissaient d'un repos bien mérité. Pour plusieurs, ce n'était qu'une marche en prenant le frais pour retrouver là l'élasticité, le courage du lendemain. D'autres, et c'était le petit nombre, qui se dirigeaient vers l'église pour avoir le mot qui console, le conseil qui inspire, comme la force du devoir des obligations qu'apporte chaque jour de la vie.

Enfin le plus grand nombre s'avançait joyeusement sans scrupule apparent vers le spectacle des vues animées, qui sont à notre jeunesse une bien mauvaise école. Est-ce bien le cinéma qui est destiné à instruire les foules, de même qu'à élever l'âme de nos enfants, quand ces petits théâtres à images dansantes ne sont faits que pour faire de l'argent et pour jeter je ne sais trop quel poison dans l'âme des spectateurs. En vain nous voudrions le taire, mais la passion du théâtre est une cause certaine de décadence morale, même quand les sujets représentés ne sont pas immoraux.

Le célèbre Tertiellien et Bossuet ont résumé le danger des spectacles par deux mots: "Ecole d'immoralité, école de passions". Demandons-le encore aux habitués du théâtre si les pièces mises à jour ne sont pas des caractères outrés, des passions exaltés, des choses extraordinaires qui jettent le dégoût sur tout ce qui est simple et sérieux.

De là viennent les aventures romanesques, les chimères qui, en peuplant l'imagination, la portent à toutes les extravagances qu'on a vues et entendues.

Une jeune fille me racontait un jour ses impressions de théâtre en allant jusqu'à dire: "J'y vais à peu près tous les soirs et j'en reviens indifférente." — Vous ne sentez rien?" Qui le croira? Attendez, le trait est dans le coeur, il percera au premier moment, les images plus ou moins légères, pour ne pas dire autre chose, se réveilleront à l'heure, je dis bien, où l'ennemi aura tout arrangé pour fasciner votre imagination et vous perdre peut-être.

Il est des maladies qu'on ne sent pas parce qu'elles ne sont pas déclarées: d'autres qu'on ne sent plus parce qu'elles sont extrêmes et qu'elles tiennent de la mort, où l'on ne sent plus rien.

Madame de Maintenon disait un jour en parlant des comédies: "On a beau dire que ce qu'on entend à l'opéra entre par une oreille et sort par l'autre, c'est que l'on oublie que le coeur est entre les deux."

En faisant de plus acte de présence encore à ces spectacles, c'est encourager des pièces de perfidie, de dévergondage qui se jouent et qui ne sont qu'intrigues amoureuses, scènes de perfidie familiale. Et toujours le rôle joué est le plus beau, le plus noble, parce qu'on le colore d'images doublées d'un air de vertu, qui le rend si dangereux, si propre surtout à entrer dans l'âme des enfants qui fréquentent ces lieux.

Décidément s'il est impossible que notre jeunesse reste insensible à une morale où l'harmonie de la poésie, la mélodie de la musique, l'éclat des décorations disent tout haut que le bonheur est dans le plaisir, c'est de diriger nos efforts pour éloigner les nôtres de ces lieux.

Les délassements permis, les distractions ne nous manquent pas; il n'y a que l'embarras du choix, de passer une soirée agréable et utile, surtout à son âme.

FRANCOISE DES BOIS.

J'ETAIS allée chercher de l'eau douce dans la cave... Ne sachant que faire pour calmer l'impatience que je ressentais à voir ma chaudière se remplir si lentement, j'avisai, pas loin de moi, une valise pleine de livres, de brochures et de je ne sais quoi encore. En soulevant le couvercle, je tombe juste sur le bouquin le plus poussiéreux qui s'y trouvait: c'était un "Dominion Fourth Reader"... Du coup, je me sens transportée d'une dizaine d'années en arrière, alors que sur les bancs du couvent, je lisais et traduisais avec plus ou moins de facilité cette langue que je prends en grippe, à la pensée qu'elle veut étouffer la mienne.

Je souris en relisant certaines pièces de vers que notre maîtresse nous faisait étudier... Je n'y comprenais goutte — les beautés de la poésie anglaise étant lettres mortes pour moi.

Mais pourtant, à l'instigation de la bonne mère, il fallait voir avec quelle ardeur, de quel feu, je déclamais, n'omettant ni un geste ni une intonation à effet: un singe, quoi!...

Ah! maintenant, il ne s'agit plus de ça... Les petits "Canayens" du Manitoba et de l'Ontario sauront, bon gré mal gré, ce qu'ils disent et comprendront ce qu'ils lisent dans cette "langue étrangère que nous ne mettrons jamais sur le même pied d'égalité que notre langue maternelle".

Chers petits hommes qui nous avez si gaiement démontré le ridicule des écoles sans Dieu, — trop pénibles en réalité — l'autre soir, vous les avez recueillies, n'est-ce pas, ces paroles de noble fierté de notre vénéré "Chef".

Et celles-ci: "La langue est un droit naturel, et il n'est pas d'autorité sur la terre qui nous le puisse ravir..."

Enfants, gravez-les dans votre coeur ces mots profonds qui ont fait vibrer les cordes les plus sensibles de notre sentiment patriotique. Qu'ils soient une de nos pensées journalières afin qu'ils se transforment en de fermes résolutions, jusqu'à ce qu'un jour, devenus des hommes, vous puissiez servir d'aides et d'appuis à "Celui" qui a tant à coeur de faire rentrer dans ses écoles, avant un trop long temps, — s'il plaît à Dieu, — la paix avec le Christ et notre langue.

Oui, soyons confiants en l'avenir qui nous réserve, espérons-le, une victoire d'autant plus éclatante que nous aurons plus combattu... Car comme dit le grand classique:

"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire."

JACQUELINE DES ERABLES.

Ce 6 novembre 1916.

CONTE VRAI

Une demi obscurité règne dans la chambre. Une petite veilleuse jette sa lueur vacillante, qui permet à peine de découvrir au fond dans l'alcove un petit lit tout blanc où souffre et se meurt une petite fille de douze ans. Sa respiration oppressée dit bien que la pauvrette n'en a pas pour bien des jours. Auprès du lit, une femme, sa mère, égrène son chapelet et dévore des yeux cette enfant qu'elle adore et qui échappe à son affection. Au-dessus du lit pend un crucifix d'ivoire blanc, souvenir de première Communion. Ce Christ semble contempler avec son regard de souffrance et ses bras étendus ce drame de douleur qui se déroule devant lui.

A tout instant, la mère se penche pour écouter la respiration pénible de la malade et recueillir les dernières paroles de l'aimée.

Une voix faible se fait entendre.

—Maman, je souffre beaucoup, mais je ne veux pas mourir. Dis, mère, je vais guérir?

—Pauvre petite, tu es bien mal. Ne veux-tu pas aller voir le Divin Jésus dans son beau ciel? Là, il n'y a plus de souffrances, de douleurs. Demande, chérie, au Dieu qui aime tant les petits enfants, de te recevoir dans son séjour de paix et de bonheur.

—Non, mère, je ne veux pas de ciel sans toi.

Et l'enfant, avec un regain de forces, se retourne vers la muraille.

La mère murmure pour la centième fois la même prière: Mon Dieu, donnez à mon enfant la résignation, et recevez-la, puisque c'est votre volonté, dans votre beau paradis.

L'aurore jeta enfin sa blanche lumière, la cloche de l'Angelus retentit, saluant la reine des cieux et appelant les chrétiens à la prière. La mère se penche de nouveau et murmure à l'oreille de la petite mourante:

—Georgine, entends-tu? C'est la cloche de ton baptême, la cloche de ta première Communion. Sa voix te parle de résignation, elle te chante l'espérance, elle te parle du ciel.

—Oui, mère, tu as raison. Je veux aller au ciel. Envoie vite chercher Monsieur le Curé afin qu'il me donne une dernière absolution.

La mère, avec un soupir de douleur atténué de gratitude, obéit immédiatement, et quelques heures plus tard, la petite chérie, disait à sa mère d'une voix qui s'éteignait:

—Mère, prends-moi dans tes bras comme autrefois quand j'étais toute petite... Ah! qu'il est bon de mourir près de toi. Je n'ai plus peur du bon Dieu. Je vais au ciel. Je t'attends! Mère, au revoir! au ciel.

Gertrude.

DE LA MODE

Le ninon de soie et le crêpe Georgette sont les tissus les plus employés pour les blouses de l'après-midi.

* * *

Pour les toilettes du soir, les soies orientales dominent et l'argent s'emploie beaucoup comme garniture. Le Chantilly monté sur du satin blanc est aussi fort en vogue pour les robes du soir.

• • •

La longue ligne d'épaule donne une apparence juvénile qui est très recherchée. Le petit blouson et le boléro sont aussi très pratiques pour les robes des jeunes filles.

• • •

La robe à blouse russe ne compte plus ses succès et est seyante aux jeunes filles et jeunes femmes. Mieux que tout autre, ce genre se prête aux mélanges de tissus mis et quadrillés ou à damiers. La longueur de la blouse peut être déterminée suivant la taille de la personne.

RECETTES

Pain doré à la Canadienne

Ingrédients: 4 oeufs; 1 tasse de lait; 3 cuillerées à soupe de farine, 1 pincée de sel.

Préparation: Mélangez la farine dans un peu de lait de façon à ce qu'il n'y ait pas de mottes. Ajoutez le sel puis les oeufs bien battus. Coupez les tranches de pain en quartiers, trempez-les dans le mélange et faites les frire de chaque côté, dans du beurre.

• • •

Pain doré à l'Anglaise

Ingrédients: 1 oeuf; 1 cuillerée à table de beurre; ½ tasse de lait doux; fromage canadien; tranches de pain, minces.

Préparation: Coupez très fin le fromage et délayez-le dans l'oeuf bien battu, ainsi qu'avec le beurre et le lait. Faites cuire jusqu'à ce que le tout soit bien amalgamé Puis faites rôtir les tranches de pain et couvrez-les avec une couche de ce mélange.

• • •

Pain doré à la Française

Ingrédients: 2 tasses de lait doux; ¼ tasse de sucre; une pincée de sel; quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger; 1 oeuf ou deux; tranches de pain.

Préparation: Mélangez le lait, le sucre, le sel et l'eau de fleur d'oranger. Faites tremper les tranches de pain dans ce mélange, puis passez-les dans l'oeuf bien battu. Faites frire dans du beurre, saupoudrez de sucre et servez bien chaud.

IMPRESSIONS DE GUERRE

Voici deux autres lettres que nous communique M. l'abbé Jolys. Comme celle publiée il y a une quinzaine, elles viennent de cousins: l'un de ces cousins était à l'emploi de la banque d'Indo-Chine et nous donne des impressions de voyage loin d'être banales et bien caractéristiques de l'entrain des réservistes français; l'autre est prêtre depuis quinze ans et est maintenant aumônier militaire, après avoir été brancardier.

22 juin 1916.

Mon cher cousin,

Un petit mot seulement, car tante "Anastasie" veille, et si elle ne vous défend pas d'écrire, d'écrire même longuement, elle ne vous permet pas de dire précisément les choses qui pourraient vous intéresser. Donc je serai bref, et je ne dirai rien qui puisse froisser la tante; je tiens à la ménager.

Ma santé se maintient excellente, je suis même plus solide que jamais; la guerre aura au moins cet avantage de refaire ma santé Depuis près de trois mois, j'habite un petit coin du diocèse de Mgr Turinas, qui a été le théâtre d'échauffourées terribles, en août et septembre 1914. Les tombes nombreuses de Boches et de Français qui jalonnent la plaine et les haies en sont la preuve la meilleure. Le petit bourg est en ruines. Toutes les maisons, absolument toutes ont été **pétrolées** et brûlées par les Boches.

L'église, naturellement, n'a pas échappée, seul le choeur a conservé une partie de son toit; par ailleurs, rien; nous y faisons quand même les offices, et c'est entre les murs noircis et branlants, sous la seule voûte du ciel, que se tiennent les nombreux assistants Croyez bien que ces offices, toujours bien suivis du reste, n'en sont que plsu impressionnants, au milieu de ces ruines.

Nous sommes ici plusieurs prêtres, car la population militaire y est très dense; en vertu de mon droit d'ainesse, c'est à moi qu'incombe la direction du service. Je fais aussi en pleine guerre l'apprentissage de futur chef de paroisse; encore une chose à laquelle je n'aurais jamais pensé, et si, il y a deux ans, on m'avait dit que je serais un jour curé au pays de Lorraine, je me serais contenté de hausser les épaules... Ce que mes camarades appellent le presbytère, c'est un **four**, que j'ai déniché au milieu des ruines, et que j'ai aménagé. J'y ai construit une table et un lit... Dame, ce n'est pas du Louis XV, mais c'est pratique.

Un volet, placé sur deux débris de Coupe-Racines ou d'écrèmeuse ça me donne une table solide, un bouquet placé dans un culot d'obus en fait toute l'ornementation... Mon lit est composé de quelques branches d'arbres assemblées, placées sur quatre pierres qui tiennent lieu de pieds; sur le tout, une mince paillasse... et voilà le lit souple, le lit élastique, le Poilu que je suis, aura été obligé de vendre à la porte son St. frusquin de P...

Ce qui me plaît, c'est que je suis chez-moi, seul, tranquille. Je lis j'écris, je bricolie. Ma vie est bien un peu monotone, encore que pour tuer le temps, je fais le catéchisme chaque jour aux enfants des rares familles qui sont revenues au village. A certains moments, je regrette la vie des tranchées. Sans doute, elle avait ses risques, ses dangers, mais au moins, il y avait de l'imprévu...

On y goûtait des émotions toujours nouvelles. J'avais toujours la ressource d'aller courir en Première Ligne, **bigner** les Boches à travers les créneaux, suivre les perfectionnements de la Tranchée me gaver d'obus... Ici, c'est la mort; outre que le secteur est d'un calme désespérant, je suis plus à l'arrière; ma seule distraction est de suivre les évolutions des avions

Les journaux nous arrivent régulièrement et tous les jours, ici Nous suivons avec joie la marche en avant des Russes. Quel beau démarrage, et quel beau coup de filet! Nous nous attendons à une offensive sur notre front; puissions-nous aussi bien réussir! Nous avons en effet hâte de voir la guerre finir, non pas que nous doutions du succès et que nous ne soyons pas décidés à tenir jusqu'au bout mais tout de même, c'est long, et nous voudrions ne pas passer un nouvel hiver!... mais aussi, quel héroïsme de notre côté!

Ah! comme ils doivent reconnaître qu'ils se sont trompés, les Boches!... Ils nous croyaient un peuple fini, mûr pour subir leur joug, et voilà que nous les tenons partout en échec et que nous supportons tous les grands chocs! Ah! si nous avions été préparés comme eux; si nous avions eu leur matériel formidable, il y a beau temps qu'ils seraient de l'autre côté du Rhin... Ce n'est pas le soldat, l'armée, en général qui a failli à la tâche; c'est l'outil qui nous a manqué, et ce sera, je crois, le châtiment et la grosse responsabilité de nos politiciens à courte vue, de n'avoir pas su prévenir et préparer la guerre.

Georges a dû vous écrire: il se prépare fiévreusement à faire du bon travail. Vous a-t-il dit qu'il avait refusé d'être titularisé et d'être officier à titre définitif? Il craint, en se laissant titulariser d'être retenu plus longtemps sous les armes, d'être astreint à de nombreuses périodes d'ici à dix ans... etc., il préfère donc rester ce qu'il est et de se fermer la porte à tout avancement.

J'espère retourner en congé d'ici à trois semaines, à moins de suspension des permissions, possible probable même.

Tout le monde est bien à Muzillac...

Ecrivez-moi sans tarder, une de ces lettres intéressantes comme vous savez les faire. Naturellement, les vôtres, comme les miennes, n'échappent pas à la censure mais écrivez quand même.

Au revoir,

E.

N. de la R.—Tante "Anastasie" veut dire la censure.

• • •

Mon cher cousin,

Il y a 16 mois, je suis revenu au plus court, par un bateau japonais, où j'étais d'ailleurs extrêmement bien. Nous étions à bord une cinquantaine de Français, missionnaires et frères venus du Siam, planteurs et "coiffeurs", venus de Java, les premiers Français partis de Chine pour l'Europe et quelques-uns des Etats-Fédérés malais. De Singapore ou du Siam, le principal contingent était parti cinq jours plus tôt par le P. et O. S. S. Syria. Je suis moi-même parti par le S. S. Hiranio Maru, le 18 août 1914.

Nous avons fait escale à Malaca, puis à Penang, que je ne connaissais pas encore, et qui est dans une situation magnifique, presqu'aussi belle que Hong-Kong, avec son "peak élevé". Nous avons été là les acteurs d'une cérémonie quelque peu ridicule, l'Anglais, Vice-consul de France, ayant préparé au Penang Club, une grande parade des Volontaires, Guides Malais, Police Indienne en notre honneur, avec défilé des Français, musique en tête. Or, il y avait parmi nous des hommes ayant servi dans l'infanterie, d'autres dans la cavalerie, l'artillerie, la marine; les uns avaient fait leur service au temps d'anciens règlements, d'autres, tout récemment, sous la loi de deux ans, d'autres, enfin, n'avaient pas fait de service du tout. Deux d'entre nous se sont improvisés Chefs de section; nous avons fait 2 ou 3 fois "A droite par quatre!", dans un coin, puis nous avons défilé la marche scandée par un orchestre Philipino qui jouait inlassablement "La Marseillaise", un gigantesque drapeau en tête, les soutanes mêlées aux pantalons blancs et aux khakis.

Partout d'ailleurs, le départ des Français déchaînait parmi les Anglais une sorte de délire étrange Le passage de l'Evêque de Bangkok allant rejoindre son régiment territorial évoquait les souvenirs des Prélats compagnons de Guillaume-le-Conquérant. Il paraît qu'en France, on criait encore: "A Berlin!", comme en 1870, mais ce n'était pas le cas parmi les Français d'Extrême-Orient. Ils laissaient l'exubérance bruyante aux Anglais, qui, eux, vidaient verres sur verres et bouteilles sur bouteilles, en chantant la "Marseillaise", et hurlant des "A Berlin!" dont nous nous abstenions complètement. Je n'aieu d'ailleurs qu'à me louer des Anglais, particulièrement dans cette période. Ce sont des gens qu'il faut connaître un peu longuement pour les apprécier, et je crois que les Américains, en particulier sont portés à les juger beaucoup plus mal qu'ils ne méritent. Il semble il est vrai que l'Entente-Cordiale communique aux Anglais quelque chose de l'antique verbosité française, et, ma foi! leur gouvernement ne s'en trouve pas mieux. Quant à vous... peu avant la guerre, le journal "Le Temps" annonçait les fiançailles du fils de Tartarin avec la petite fille de Mireille; et lorsque le correspondant du journal se présenta dans la maison au Baobad il paraît que Tartarin, muet comme une carpe, et sûr de son effet, lui présenta comme son fils une espèce de grand Norvégien, froid comme le marbre, entièrement rasé, osseux et élancé, et n'ayant conservé de l'héritage paternel que les fameux et "doubles muscles".

Pour en revenir à notre voyage, à chaque escale, nous voyions des rangées entières de navires allemands capturés, avec l'Union Jack hissé au-dessus de la croix noire de Prusse ou des trois couleurs allemandes. En vue de la Tunisie, le cuirassé français "St Louis" vint nous reconnaître, et nous apprimes, à Marseilles, la victoire de Marne, le 16 septembre.

A Colombo, où l'escale dura 3 jours, on suivait les événements sur ma collection de cartes d'état-major à 1 deux cent millième, sans trop s'affecter de la bataille de Charleroi. A Suez, le 9 septembre, on apprit coup sur coup l'arrivée des Allemands à Saint-Quentin, la retraite de Maurhange, l'occupation de Reims, Compiègne, Château-Thierry, le départ du gouvernement pour Bordeaux Chose extraordinaire, on n'en fut que médiocrement affecté, chacun sachant exactement qu'il n'y avait qu'à se conformer aux indications de son livret militaire Dans le canal de Suez, la leçon de gymnastique matinale eut lieu comme de coutume, et chacun prit le "breakfast" de très bonne humeur. A Port-Said, nous apprimes que l'ennemi, après avoir pénétré jusqu'au Grand-Morin, repassait précipitamment le Petit-Morin puis la Marne, reculant de 20 kilomètres, puis de 40 kilomètres encore. Et la suite de la traversée fut aussi joyeuse que le début.

Je suis arrivé sur le front près d'Arras, au milieu de novembre 1914. Mon frère Maurice y était revenu une semaine avant moi Nous étions dans deux compagnies différentes du même bataillon. L'hiver a été tranquille. Lorsqu'on discutait des maux de la guerre, le verdict habituel était que le froid aux pieds était incontestablement le pire, attendu que personne n'y échappait, et que ce la faisait très mal. Au mois de mai, nous sommes passé au nord d'Arras, où nous avons fait 70 jours environ à Rolincourt, Ecurie et au Labyrinthe. Ma section y a laissé plus que son effectif originaire; le chef de section y a été tué deux fois, presqu'à la même place. Nous avons pris quelques tranchées, n'en avons jamais perdu une seule; à ma section, nous avons enterré tous nos morts (chose assez remarquable), même ceux morts-enterrés, que nous avons déterrés, pour les enterrer de nouveau. Un fusil a été brisé et tout mon "barda" démoli par les marmites. J'en ai retrouvé les débris pendant la nuit quand on a recreusé le boyau. C'était le 1er juillet qui a été la pire journée de toutes celles où j'ai été.

Vers la fin de juillet, nous avons été au repos, en arrière. Puis vers le 12 août, nous sommes venus à toute vitesse en Argonne, soutenir et relever un corps colonial dans le bois de la Gruerie, dit Bois de la Tuerie. Les Boches nous ont lancé des pierres avec des papiers disant: "Nous savons que vous êtes là, le 25me... Nous savons que vous êtes là arrivé, les **boucher du Labyrinthe!** Le régiment "feeled much gratified".

Cependant, nous n'avons rien des bouchers, et dans ce régiment il n'est peut-être pas une escouade où, de sang-froid, on massacrerait les Allemands qui semblent hors d'état de combattre ou qui veulent se rendre. On considère la guerre comme un fléau; nous suivons la tradition des Grognards sauf que la "rouspétance" comme disent les sergents de ville, a remplacé la grognerie, et nous souhaitons matin et soir la fin de la guerre. Ce qui n'empêche pas la meilleur humeur de régner sans cesse. Une blessure semble un billet de loterie, qui peut être un filon, si elle aboutit simplement à une période de repos en arrière, avec congé de convalescence ensuite.

Au reste, voici à peu près la morale courante, ou plutôt la logique du Front, comme la résume avec beaucoup de justesse "Le Cri de Paris": "De deux choses l'une: ou on est au Front, ou on n'y est pas. Si on n'y est pas, ce n'est pas la peine de s'en faire.— Si on y est, de deux choses l'une on est au repos ou on est en tranchée. Si on est au repos, ce n'est pas la peine de s'en faire. Si on est en tranchée, de deux choses l'une: on est en première ligne ou en est en réserve. Si on est en réserve, ce n'est pas la peine de s'en faire. Si on est en première ligne, de deux choses l'une: ça barde ou ça ne barde pas! Si ça ne barde pas, ce n'est pas la peine de s'en faire. — Si ça barde, de deux choses l'une: on est blessé ou on ne l'est pas. Si on ne l'est pas, ce n'est pas la peine de s'en faire. Si on est blessé, de deux choses l'une: on en revient ou on n'en revient pas. Si on en revient, ce n'est pas la peine de s'en faire. Et si on n'en revient pas, en suivant ces conseils, on ne s'en sera jamais fait!"

Mon frère Maurice s'est cassé la jambe au mois de juillet, en tombant dans une sape au Labyrinte, à quelques mètres de l'ennemi. Il est à peu près rétabli maintenant, et il est venu me voir il y a trois semaines. En octobre, j'ai eu une semaine de permission, et j'ai vu Henri, dont la batterie était au repos. Quant à Joseph, je ne l'ai pas vu, non plus qu'aucun autre cousin, sauf Georges, observateur d'artillerie lourde, qui a fait une trentaine de kilomètres à cheval pour venir nous voir pendant un repos en réserve.

Tout le monde, sur le front, admet qu'il ne peut être question de paix sans que l'ennemi ait été mis absolument hors d'état de nuire. Chacun, en ce qui le touche personnellement, préfèrerait assurément être ailleurs. Mais à condition qu'aucune étroite discipline à l'allemande ne vienne nous interdire de maudire la guerre chaque fois qu'on vide joyeusement quelques bouteilles ou cuisinent quelques plats jugés succulents. Je crois bien que nous pouvons le faire à peu près indéfiniment. C'est tout-à-fait la légende de Raffet... l'Empereur suivi de ses Grenadiers... Ils grognaient.... mais ils le suivaient toujours.

Nos pires ennemis, actuellement, sont l'eau et les rats. On dit que ceux-ci ont aussi une relève. Ils font des patrouilles, de l'école de tirailleurs; ils ont leur piste de contre-attaque et vont au repos comme les hommes. Récemment, on a commencé contre eux une guerre d'extermination. Coups de fusils, revolvers, browning, bâtons, chiens, feu, eau, tout sert. Il y a des primes de cinq centimes par tête de rat. Et cela a suffi pour faire organiser de vraies battues par tous les sportsmen du front.

Nous souhaitons être le moins possible mouillés pendant l'hiver, car tout l'hiver se passera sans doute assez tranquillement. Il faut que les Anglais et les Russes achèvent de mettre sur pied leurs armées, de réunir les stocks de munitions nécessaires; nous-mêmes, nous devons avoir à peu près terminé notre programme d'artillerie lourde; quelques semaines encore pour écoles à feu, etc.; ensuite sans doute, on reprendra l'offensive sur tous les fronts à la fois, au lieu de laisser attaquer un seul des alliés à chaque coup, comme par le passé.

Au revoir,

A L'ALLIANCE FRANCAISE

Plus nombreux que jamais l'auditoire à la dernière réunion de l'Alliance Française. M. le professeur Charles Muller causait de "L'âme française au XIXe siècle". Il le fit avec son éloquence habituelle, tenant suspendu à ses lèvres son auditoire d'élite. Il y eut chant par Mlle Smith et piano par Mlle Dostert. M. le professeur Muller accompagna au piano le chant de la Marseillaise et du God Save the King. M. le professeur Osborne présidait la réunion. Lui et M. Jules Collon félicitèrent et remercièrent le conférencier.

Nous aurons à la prochaine réunion, le 23 novembre prochain, le plaisir d'entendre un réserviste français, le soldat Jules Collon. Le 7 décembre, ce sera le capitaine Gauthier. L'on nous annonce que M. de la Pradelle, le grand avocat de Paris, conférencier officiel de l'Alliance Francaise, sera à Winnipeg le 1er février. L'Alliance Française aura aussi l'honneur de recevoir dans le courant de l'hiver Sa Grandeur Mgr Mathieu, archevêque de Regina.

L'A. C. J. C. au Manitoba

Un appel aux jeunes, c'est toujours vibrant, toujours profitable. En voici un tout court, mais long de sens. Il est vieux de quelques mois, mais il est né pour ne pas vieillir. Il est à lire, à relire et à méditer.

Le Comité de Presse s'est même résigné à laisser cette semaine la table de M. le Secrétaire s'appesantir sous les articles de poids qui lui arrivent régulièrement pour ne pas remettre à plus tard l'occasion de lancer ces paroles à la jeunesse manitobaine.

Voici donc cet **appel aux jeunes** auquel l'A. C. J. C. donnait naguère les ailes d'un petit tract-feuille-volante pour qu'il fit un "raid" intellectuel sur tout le Canada français:

Aux jeunes

Quel jeune homme n'a pas compris, un jour ou l'autre, qu'il y a dans la vie humaine quelque chose de mieux que de s'amuser? qu'être utile, se dévouer, est encore la plus belle et la plus douce façon de vivre? Je plains les jeunes gens qui n'ont jamais goûté le plaisir, sans remords celui-là, de faire du bien. Je voudrais les croire peu nombreux.

Tu n'es pas de ceux-là, penses-tu, toi qui lis ces lignes. Tu aspires à te dévouer. Eh bien, c'est avec toi que je veux causer un moment.

Crois-tu qu'il y a vraiment des causes nobles qui réclament et qui ont le droit de réclamer le don de toi-même? Quand tu penses à ta religion, à l'Eglise ta mère et que tu vois les efforts des ennemis pour détruire son influence et perdre les âmes, te rends-tu compte que tu as le devoir de la défendre et de lui faire de ton corps et de ton coeur un vivant rempart?

Quand tu vois ta patrie humiliée, les politiciens et les citoyens aveuglés par l'esprit de parti, prêts à tout sacrifier pour leurs intérêts personnels mesquins, as-tu comme la rage au coeur, et brûles-tu de travailler selon tes forces à sauver ce qui reste à sauver des droits conquis par nos ancêtres sur les champs de bataille et dans les parlements?

Si ces pensées te disent quelque chose à l'âme, ne laisse pas s'éteindre tes généreuses aspirations. Aie grand soin de les entretenir; sans quoi tu irais bintôt grossir les rangs de ceux qui auraient voulu... et qui **n'ont jamais voulu** être des apôtres et des dévoués.

Ce qui éteint chez un grand nombre la flamme du dévouement, ce qui dessèche le coeur de la plupart, c'est la course au plaisir sous toutes ses formes. C'est aussi, pour plusieurs, le manque de direction et d'orientation.

Tu rêves d'être un apôtre: notre Association entreprend d'en former; elle essaie de donner, pour la vie, cette direction, cette orientation vers le bien et les jouissances élevées qu'il procure.

Ecoute ce préambule des statuts de l'A. C. J. C..

"L'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française fait appel et ouvre ses rangs à ceux des jeunes qui croient au catholicisme et à son efficacité universelle pour le bien des individus et des sociétés; à la race canadienne-française et à sa mission providentielle; à ceux qui ont conscience des dangers que courent et notre foi catholique et notre race canadienne-française et qui se sentent en vérité le courage de se préparer à combattre pour le triomphe de l'une et de l'autre."

Si tu éprouves quelque sympathie à la lecture de cet appel, commence dès ce jour à t'intéresser à notre **Semeur**. Après réflexion, si tu veux résolument être de notre mouvement, entre dans notre association. Mais que ce soit pour **travailler** et te **dévouer**; que ce soit **pour te former à l'apostolat** en te vainquant toi-même avec la force du Christ de l'Eucharistie, en t'instruisant, en faisant tout le bien que tu pourras dans ta vie de chaque jour, et en coopérant avec tes camarades aux oeuvres entreprises pour le règne de Dieu et le bien de tes semblables.

* * *

Le **Semeur**: organe de l'A. C. J. C.; abonnement, $1.00. Adresse: 90, rue Saint-Jacques. Pour tous renseignements sur l'A. C. J. C., s'adresser au Secrétariat de l'A. C. J. C., même adresse.

LE FRANCAIS A LA PHARMACIE

Savez-vous la nouvelle? Non—bien, je vais vous la dire: Nous aurons bientôt dans la partie française de Saint-Boniface une autre pharmacie. L'ironie du sort veut que cette dernière soit aussi sous le contrôle d'un propriétaire de langue anglaise.

Comme ces deux établissements dépendent presque exclusivement de la clientèle française, sachons en tirer le meilleur parti possible. Encourageons-les, c'est bien, même très à propos, mais à condition qu'on puisse nous **servir du français** aussi bien que des médicaments. Nous ne saurions trop insister sur l'opportunité de faire ressortir, au moins "chez nous", l'importance qu'il y a de reconnaître les deux langues officielles du pays. C'est une magnifique occasion qui se présente, n'allons pas négliger l'aubaine. Faisons-nous un devoir et un honneur de parler la langue de nos pères, partout où il est possible. Qui serait, d'ailleurs, assez insensé pour nous enlever ce droit? "**L'on ne peut assurément**", disait naguère le Saint Père le Pape, "**leur faire un reproche de défendre ce qui leur tient tant à coeur**". Et pour citer des paroles plus récentes, voici ce qu'une des plus hautes autorités financières du pays, le baron Shaughnessy, disait dans une entrevue à Londres la semaine dernière: "C'est ma conviction qu'il est essentiel pour le développement du commerce au Canada, que l'enseignement du français et de l'anglais soit obligatoire dans nos écoles canadiennes." Ces paroles demeurent vraies. Nous pourrions y ajouter que le français est essentiel pour le développement intellectuel du pays.

C'est à nous de donner le pas et d'insister pour que le français ait sa place au chapitre.

Nous n'avons jamais refusé d'apprendre et parler l'anglais, au contraire, conscients de son utilité, nous nous sommes toujours efforcés de nous mettre en mesure de traiter avec les anglo-canadiens. Il semble, toutefois, que plus nous nous évertuons à connaître et à parler leur langue, plus ils tempêt ~~et pour nous arracher la nôtre~~.

Comme cette oppression nous vient naturellement de la part de gens qui semblent se piquer d'être ignorants, il n'y a pas lieu de désespérer. Cependant, vu la force numérique de cette classe de gens, il faut nous tenir sur nos gardes, toujours et partout. Et pour cela, un des moyens les plus efficaces c'est de parler français, "chez nous" d'abord, et... partout!!

E. G.,
LaVérendrye.

LA VIE DANS NOS CERCLES

Langevin, de Sainte-Anne, reprend de plus belle ses réunions. Une lettre de son président Jodoin nous annonce une convocation pour dimanche le 19. La grande salle paroissiale qui a vu à l'oeuvre tant de fois, déjà, nos jeunes de là-bas, les reverra régulièrement en étude et en discussion. Nous tâcherons d'aller les voir pour remettre la visiste que nous faisait dernièrement le camarade de Margerie, le dévoué et actif vice-président que toute la région connaît.

* * *

A **LaVérendrye,** ce qui cette semaine caractérise le travail, ce n'est pas de l'étude en commun, mais l'élaboration de projets en comité. On y a discuté: finances, moyens de secours à donner à l'Association d'Education et nécessité de lier davantage entre eux les cercles manitobains destinés sous peu à se constituer en Union Régionale.

La communion général du 12 novembre fut un record de fidélité. Presque tous les membres du cercle si souvent ensemble autour de la table d'étude se revoyaient joyeusement ensemble à la Table-Sainte.

Ces **agapes fraternelles** seront toujours les meilleurs bouts de la vie, les plus doux et les plus saints. C'est vraiment un **Magnificat** de l'âme. Après l'Evangile, le R. P. Blain, s.j., prenant pour texte la parole de l'Ecclésiastique "Et il a ordonné à chacun d'eux d'avoir soin de son prochain", nous fit voir les besoins de l'apostolat et le devoir tout spécial qui incombera à l'Amérique après la grande guerre. Qule vaste champ pour les jeunes actuels! Aux uns reviendra l'évangélisation aux autres le soutien des apôtres et des oeuvres. C'est un devoir qu'il faut regarder bien en face, d'autant plus que nous ne nous en sommes pas toujours préoccupés peut-être comme nous aurions dû.

Convocation.—C'est jeudi soir, à notre séance régulière que le camarade Beaudry nous donnera une étude sur l'Action. Le camarade Beaudry est un des "vieux" du Cercle. Il saura par conséquent nous rendre la chose attrayante et de plus le sujet qu'il a choisi mérite qu'on s'y rende. Il y aura en plus lecture et commentaire d'un article du **Semeur.**

C'est entendu vous serez au Collège, jeudi soir à 8 heures bien précises.

Le Train de Plaisir!

Ménagez vos sous afin de venir passer une soirée agréable avec nous dans quelque temps. Si vous aimez à rire vous en aurez pour **dix** fois la valeur de votre argent.

Le comité de la séance n'a pas encore fixée la date définitive, mais ça viendra.

Ce dont nous pouvons vous assurer c'est que la séance s'organise à grand train et que ce sera drôle. Il y aura chant et musique! Ne laissez pas passer cette occasion de rigoler: de ces temps-ci on ne rit pas souvent.

* * *

A **Provencher** l'entrain ne faiblit pas. Les travaux s'y épanouissent comme au printemps le grand blé de nos plaines. Dimanche le 12, c'était l'**Agriculture au Manitoba** qui fait les frais de l'intérêt et de la discussion. Un connaisseur qui ajoutait à l'expérience de la parole, l'expérience de la ferme, mettait en sillons les divers aspects de la question. C'est presque nommer le camarade Edmond Préfontaine. A la bonne heure! braves camarades de Provencher, voilà du bon labeur intellectuel et du labeur pratique.

Le Cercle eut ensuite l'aubaine d'entendre son président Prince résumer à longs traits les impressions que lui donnait tout dernièrement une réunion intercercle LaVérendrye-Provencher-Langevin.

La chronique de la quinzaine du camarade Gagnon assaisonna de réflexions intéressantes cette réunion déjà si bien fournie.

Une cinquantaine de livres, revues et brochures recueillies par le Cercle attendent d'aller semer la bonne lecture chez les patients de l'hôpital. Provencher vit donc d'une vie d'étude et d'action.

Le Comité de Presse,
LaVérendrye.

LA PARTIE DE BILLARD

Comme on se bat depuis deux jours et qu'ils ont passé la nuit sac au dos sous une pluie torrentielle, les soldats sont exténués. Pourtant voilà trois mortelles heures qu'on les laisse se morfondre, l'arme au pied, dans les flaques des grandes routes, dans la boue des champs détrempés.

Alourdis par la fatigue, les nuits passées, les uniformes pleins d'eau, ils se serrent les uns contre les autres pour se réchauffer, pour se soutenir. Il y en a qui dorment tout debout, au sac d'un voisin, et la lassitude, les privations se voient mieux sur ces visages détendus, abandonnés dans le sommeil. La pluie, la boue, pas de feu, pas de soupe, un ciel bas et noir, l'ennemi qu'on sent tout autour. C'est lugubre...

Qu'est-ce qu'on fait là? Qu'est-ce qui se passe?

Les canons, la gueule tournée vers le bois, ont l'air de guetter quelque chose. Les mitrailleuses embusqués regardent fixement l'horizon. Tout semble prêt pour une attaque. Pourquoi n'attaque-t-on pas? Qu'est-ce qu'on attend?.

On attend des ordres, et le quartier général n'en envoie pas.

Il n'est pas loin cependant le quartier général. C'est ce beau château Louis XIII dont les briques rouges, lavées par la pluie, luisent à mi-côte entre les massifs. Vraie demeure princière, bien digne de porter le fanion d'un maréchal de France. Derrière un grand fossé et une rampe de pierre qui les séparent de la route, les pelouses montent tout droit jusqu'au perron, unies et vertes, bordées de vases fleuris. De l'autre, du côté intime de la maison, les charmilles font des trouées lumineuses, la pièce d'eau où nagent des cygnes s'étale comme un miroir, et sous le toit en pagode d'une immense volière, lançant des cris aigus dans le feuillage, des paons, des faisans dorés battent des ailes et font la roue. uoique les maîtres soient partis, on ne sent pas là l'abandon, le grand lâchez-tout de la guerre. L'oriflamme du chef de l'armée a préservé jusqu'aux moindres fleurettes des pelouses et c'est quelque chose de saisissant de trouver, si près du champ de bataille, ce calme opulent qui vient de l'ordre des choses, de l'alignement correct des massifs, de la profondeur silencieuse des avenues.

La pluie, qui tasse là-bas de si vilaine boue sur les chemins et creuse des ornières si profondes, n'est plus ici qu'une ondée élégante, aristocratique, avivant la rougeur des briques, le vert des pelouses, lustrant les feuilles des orangers, les plumes blanches des cygnes. Tout reluit, tout est paisible. Vraiment, sans le drapeau qui flotte à la crête du toit, sans les deux soldats en faction devant la grille, jamais on ne se croirait au quartier général. Les chevaux reposent dans les écuries. Çà et là on rencontre des brosseurs, des ordonnances en petite tenue flânant aux abords des cuisines, ou quelque jardinier en pantalon rouge promenant tranquillement son râteau dans le sable des grandes cours.

La salle à manger, dont les fenêtres donnent sur le perron, laisse voir une table à moitié desservie, des bouteilles débouchées, des verres ternis et vides, blafards sur la nappe froissée, toute une fin de repas, les convives partis. Dans la pièce à côté, on entend des éclats de voix, des rires, des billes qui roulent, des verres qui se choquent. Le maréchal est en train de faire sa partie, et voilà pourquoi l'armée attend des ordres. Quand le maréchal a commencé sa partie, le ciel peut bien crouler, rien au monde ne saurait l'empêcher de la finir.

Le billard!

C'est sa faiblesse à ce grand homme de guerre. Il est là, sérieux comme à la bataille, en grande tenue, la poitrine couverte de plaques, l'oeil brillant, les pommettes enflammées, dans l'animation du repas, du jeu, des grogs. Ses aides de camp l'entourent, empressés, respectueux, se pâmant d'admiration à chacun de ses coups. Quand le maréchal fait un point, tous se précipitent vers la marque; quand le maréchal a soif, tous veulent lui préparer son grog. C'est un froissement d'épaulettes et de panaches, un cliquetis de croix et d'aiguillettes; et de voir tous ces jolis sourires, ces fines révérences de courtisans, tant de broderies et d'uniformes neufs, dans cette haute salle à boiseries de chêne, ouverte sur des parcs, sur des cours d'honneur, cela rappelle les automnes de Compiègne et repose un peu des capotes souillées qui se morfondent là-bas au long des routes et font des groupes si sombres sous la pluie.

Le partenaire du maréchal est un petit capitaine d'état-major, sanglé, frisé, ganté de clair, qui est de première force au billard et capable de rouler tous les maréchaux de la terre, mais il sait se tenir à une distance respectueuse de son chef, et s'applique à ne pas gagner, à ne pas perdre non plus trop facilement. C'est ce qu'on appelle un officier d'avenir...

Attention, jeune homme, tenons-nous bien. Le maréchal en a quinze, et vous dix. Il s'agit de mener la partie jusqu'au bout comme cela et vous aurez plus fait pour votre avancement que si vous étiez dehors avec les autres, sous ces torrents d'eau qui noient l'horizon, à salir votre bel uniforme, à tenir l'or de vos aiguillettes, attendant des ordres qui ne viennent pas.

C'est une partie vraiment intéressante. Les billes courent, se frôlent, croisent leurs couleurs. Les bandes rendent bien, le tapis s'échauffe... Soudain la flamme d'un coup de canon passe dans le ciel. Un bruit sourd fait trembler les vitres. Tout le monde tressaille; on se regarde avec inquiétude. Seul le maréchal n'a rien vu, rien entendu: penché sur le billard, il est en train de combiner un magnifique effet de recul; c'est son fort, à lui, les effets de recul!...

Mais voilà un nouvel éclair, puis un autre. Les coups de canon se succèdent, se précipitent. Les aides de camp courent aux fenêtres. Est-ce que les Prussiens attaqueraient?

"Eh bien, qu'ils attaquent! dit le maréchal en mettant du blanc.. A vous de jouer, capitaine."

L'état-major frémit d'admiration. Turenne endormi sur un affût n'est rien auprès de ce maréchal, si calme devant son billard au moment de l'action... Pendant ce temps le vacarme redouble. Aux secousses du canon se mêlent les déchirements des mitrailleuses, les roulements des feux de peloton. Une buée rouge, noire sur les bords, monte au bout des pelouses. Tout le fond du parc est embrasé. Les paons, les faisans effarés clament dans la volière; les chevaux arabes, sentant la poudre, se cabrent au fond des écuries. Le quartier général commence à s'émouvoir. Dépêches sur dépêches. Les estafettes arrivent à bride abattue. On demande le maréchal.

Le maréchal est inabordable. Quand je vous disais que rien ne pourrait l'empêcher d'achever sa partie.

"A vous de jouer, capitaine."

Mais le capitaine a des distractions. Ce que c'est pourtant que d'être jeune! Le voilà qui perd la tête, oublie son jeu et fait coup sur coup deux séries, qui lui donnent presque partie gagnée. Cette fois le maréchal devient furieux. La surprise, l'indignation éclatent sur son mâle visage. Juste à ce moment, un cheval lancé ventre à terre s'abat dans la cour. Un aide camp couvert de boue force la consigne, franchit le perron d'un saut: "Maréchal! maréchal!..." Il faut voir comme il est reçu... Tout bouffant de colère et rouge comme un coq, le maréchal parait à la fenêtre, sa queue de billard à la main:

"Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que c'est?... Il n'y a donc pas de factionnaire par ici?

—Mais, maréchal...

—C'est bon... Tout à l'heure... Qu'on attende mes ordres, nom d... D...!"

Et la fenêtre se referme avec violence.

Qu'on attende ses ordres!

C'est bien ce qu'ils font, les pauvres gens. Le vent leur chasse la pluie et la mitraille en pleine figure. Des bataillons entiers sont écrasés, pendant que d'autres restent inutiles, l'arme au bras, sans pouvoir se rendre compte de leur inaction. Rien à faire. On attend des ordres... Par exemple, comme on n'a pas besoin d'ordres pour mourir, les hommes tombent par centaines derrière les buissons, dans les fossés, en face du grand château silencieux. Même tombés, la mitraille les déchire encore, et par leurs blessures ouvertes coule sans bruit le sang généreux de la France... Là-haut, dans la salle de billard, cela chauffe aussi terriblement: le maréchal a repris son avance; mais le petit capitaine se défend comme un lion...

Dix-sept! dix-huit! dix-neuf!..

A peine a-t-on le temps de marquer les points. Le bruit de la bataille se rapproche. Le maréchal ne joue plus que pour un. Déjà des obus arrivent dans le parc. En voilà un qui éclate au-dessus de la pièce d'eau. Le miroir s'éraille; un cygne nage, épeuré, dans un tourbillon de plumes sanglantes. C'est le dernier coup...

Maintenant, un grand silence. Rien que la pluie qui tombe sur les charmilles, un roulement confus au bas du coteau, et, par les chemins détrempés, quelque chose comme le piétinement d'un troupeau qui se hâte... L'armée est en pleine déroute. Le maréchal a gagné sa partie.

Alphonse Daudet.

Londres, 11. — Les Français et les Anglais ont abattu 25 avions ennemis. Les Français seuls ont pris part à 77 combats et lancé 720 bombes sur des établissements allemands.

Autour de la Ferme



COMMENT FAIRE DE LA RECLAME

Je n'ai point osé la semaine dernière écrire dans la **Liberté**, car j'escomptais que les réponses des correspondants de province à mon invite de donner un bref historique du succès de quelques-uns des leurs accapareraient tout l'espace disponible. Des amis m'ont averti de mon erreur et, lecture faite du journal, je ne doute plus d'avoir erré.

Et pourtant répondre à cette invitation eut été chose si avantageuse et facile. Toutes nos paroisses renferment en grand nombre des colons qui ont bien réussi et souvent l'on en voit qui ont eu des succès merveilleux. Au hasard, dans mes notes recueillies au cours de visites de paroisses manitobaines: voici le cas de M. Napoléon Boulet, de Dunrae, serviteur d'un riche cultivateur, M. Cloutier, aujourd'hui propriétaire des terres de son maître de jadis. M. Cloutier, après qu'eut été définitivement fixé au village de Dunrae le site de l'église de Saint-Félix, vendit ses terres pour la jolie somme de $17,000 à un Anglais protestant. Vous voyez d'ici la consternation de nos gens. Quel coup pour leur paroisse en formation! Bien que les Canadiens n'aient pas l'habitude de se décourager, l'on n'osait pas espérer un tôt rachat de ces terres. Mais vivait dans cette paroisse un M. Napoléon Boulet... Oh! voilà un homme dont le succès vaut de vous être dit.

M. Napoléon Boulet vivait, père d'une grosse famille, à La Patrie, comté de l'Assomption, Québec. Des amis et des beaux-frères se préparaient à venir au Manitoba. M. Boulet les suivait; il serait de l'expédition. Mais il fallait partir, et ces choses-là, vous savez, c'est toute une affaire dans Québec. Les amis, les parents, même M. le Curé se mirent de la partie et firent tant et si bien que M. Boulet parut céder et se rendre à leur désir. Tout heureux de l'avoir décidé à ne point faire partie de l'expédition, un de ses amis lui prêta la somme de $200 afin qu'il s'achetât des vaches qui l'aideraient à vivre à La Patrie. Venu le départ de l'expédition, M. Boulet partait, riche des $200 empruntées et suivi des regrets des siens.

"Ah! ce pauvre Napoléon, que ferait-il là-bas sans argent? Il faudrait bientôt lui envoyer son passage pour le faire revenir." Et les commentaires, tous aussi peu encourageants, allaient leur train au village de La Patrie. Cependant M. Napoléon Boulet travaillait comme serviteur chez M. Cloutier.—Cela se passait en 1890.—Une forte famille, bien élevée, aimant Dieu et le travail, se préparait à l'aider. Au travail du père s'ajoutait celui des garçons. Et conséquence naturelle, le salaire croissait en proportion. Si bien qu'en 1906 M. Boulet, ne voyant pas ses services demandés par l'Anglais acheteur de la terre de M. Cloutier, achetait de ce même Anglais,—le croirez-vous? —une section des terres sur lesquelles il travaillait depuis son arrivée au Manitoba. Il achetait, retenez bien ce chiffre, 640 acres qu'il payait $22,000.

—Mais c'était signer sa ruine!

—Oh! vous vous trompez. Depuis, il a acheté 11 autres quarts de section. Il en a donné sept à ses garçons: huit lui demeurent pour lui et ses jeunes garçons. Là-dessus seulement $8,000 de dettes. Un de ses fils a fait un cours commercial à Saint-Boniface et a reçu de son père en héritage un magasin qu'il dirige avec succès à Dunrea même. Evaluez ces 15 quarts de section à $5,000 chaque et vous devrez conclure que M. Boulet et ses fils ont acquis un bien de $75,000. Si vous retranchez de ces chiffres les $8,000 dues, vous devrez admettre qu'ils ont après 26 ans de travail une fortune, "car c'en est une", de $67,000.

Connaissez-vous un endroit, sous la calotte des cieux, où un pauvre homme, sans beaucoup d'instruction, n'ayant que ses bras pour gagner sa vie, puisse espérer faire autant? Et de ces merveilles-là, vous en trouverez dans presque toutes nos paroisses manitobaines.

Comm vous voyez, la matière ne fait pas défaut. Pas nécessaire pour écrire d'avoir à faire l'historique d'un Boulet. On lirait avec tout autant d'intérêt le récit de succès bien plus humbles que celui-là.

Bons amis qui correspondez à la **Liberté**, donnez-vous dons la peine de visiter vos voisins de temps à autre; prenez des notes et servez-nous cela tout simplement. 15 à 20 lignes suffiront par semaine à chacun de vous pour faire connaître les beaux succès qu'ont eu nos Canadiens venus de Québec. Ceux de là-bas qui liront ces lignes seront tentés de venir partager avec nous les avantages qu'offre notre belle province. Vous aurez ainsi contribué à affermir notre influence et tous vous seront redevables de ce patriotique travail.

N.-C. JUTRAS, ptre.

AUX CULTIVATEURS

Hier, chers amis, nous rencontrions un bon curé:

—Et puis, comment ça va par chez vous? Fait-on de nouvelles recrues?

—Oui, j'ai un bon habitant arrivé du Bas Canada qui vient d'acheter la terre de quelqu'un qui n'est pas de notre groupe.

—Puis comment est-il venu ici?

—Oh! son cousin a eu connaissance du fait que la terre du monsieur en question était à vendre. Conditions: $800 comptant, la balance à payer en donnant la moitié de la récolte chaque année, jusqu'au paiement final.

—Bonne affaire pour mon cousin, pensa-t-il. Il prend sa plume, propose le marché. Le cousin arrive, achète la terre, et il est satisfait.

Quelle résultante aurions-nous si nous pouvions trouver parmi les trente mille Canadiens-français de cette province deux ou trois cents cousins comme celui-là! Elle serait merveilleuse. Et pourtant nous ne faisons pas merveille sur ce terrain. Nous avons pourtant du matériel. Les occasions ne manquent pas; on n'est pas sans en entendre parler, mais on ne va pas plus loin.

Proposons les affaires à nos cousins, et ne négligeons pas les amis de nos cousins. Nous aurons fait de la bonne besogne. C'est du patriotisme en actes, le seul qui compte tout de bon.

Vous qui lisez ces quelques remarques, pensez un peu qu'elles ne sont pas faites pour votre voisin.

AU PAYS DE L'EPINETTE ROUGE

Rainy River, Ont.,
le 12 novembre 1916.

Monsieur le rédacteur de
la **Liberté**.

Veuillez m'accorder encore une fois l'hospitalité de vos colonnes pour répondre aux nombreuses demandes d'information que j'ai reçues depuis quelques jours. Je m'aperçois que vos lecteurs veulent en savoir davantage sur le pays de l'épinette rouge. Naturellement le sujet est assez vaste, et les deux articles déjà publiés ne suffisent pas pour l'épuiser. D'un autre côté on ne doit pas songer à connaître un pays à perfection par la seule lecture d'une narration descriptive.

Je n'entreprendrai pas de faire l'historique de la réserve; il nous suffit de savoir pour le présent qu'elle est l'objet de bien des attentions. On vient de tous côtés lui faire l'honneur d'une visite. La bonté de son sol et la richesse de ses forêts lui attirent plusieurs hôtes qui s'y fixent définitivement. Il se prend en moyenne une dizaine de ces terres par semaine.

Un quidam de Winnipeg nous écrit de lui acheter une de ces terres de 50 sous l'acre, offrant de nous envoyer l'argent immédiatement. Nous regrettons d'avoir à lui dire: "Trop tard." Déjà des spéculateurs venant des pays de la vie intense ont acheté toutes ces terres en bloc, en ont obtenu les titres et sont allés les revendre à Minneapolis, réalisant, va sans dire, des bénéfices assez dodus. Il reste encore quelques terres d'une piastre l'acre, mais au centre du grand marécage. On ferait mieux de payer un peu plus cher et avoir une terre sèche et bien boisée. Les terres de $2 sont assez riches en bois et le fond en est ordinairement bon. Celles de $3 donnent entière satisfaction sous tous rapports.

Voici une nouvelle décision que nous communique M. Wright, agent des terres. La moitié de la réserve à droite se vend maintenant argent comptant et l'acquéreur devient roi et maître sur sa terre; il n'est lié par aucune des lois des homesteads. L'autre moitié se vend un cinquième comptant et la différence en quatre versements annuels. L'acheteur s'engage à s'y construire une demeure y faire un abattis de cinq acres par année et n'a pas le droit d'y faire chantier pour y piller le bois avant échéance du dernier paiement.

On me demande si le bois a réellement bon prix par ici. Pas de doute là-dessus. Nous avons ici le C. N. R. qui achètera tous les dormants de chemin de fer, tous les poteaux de télégraphe, que vous pourrez sortir chaque année. Nous avons aussi une cour de bois de cèdre qui emploi habituellement une trentaine d'hommes et qui expédie chaque automne 200 chars de piquets; vous y trouverez là l'acheteur de votre bois de cèdre. La ville de Rainy consume chaque année 4,000 cordes de bois. En plus les fermiers remplissent beaucoup de commandes des commerçants de Winnipeg.

Nous vous invitons donc à venir nous faire une visite avant la tombée de la neige; c'est la seule manière de vous rendre bien compte de la nature exacte de notre pays. Si vous ne pouvez venir immédiatement, procurez-vous une carte copie exacte de la carte officielle publiée par l'agent de cette réserve. Vous y trouverez tous les derniers renseignements. Les terres déjà vendues, et celles qui restent à prendre y sont indiquées, ainsi que leur prix. Pour obtenir ces cartes, vous n'avez qu'à nous envoyer dix sous en timbres.

Adressez Boîte 141, Rainy River.

En concluant, permettez-moi de vous dire: "Dépêchez-vous."

J'ai Vu.

Cote du Grain

MARDI SOIR, LE NOVEMBRE 1916

	Déch'gé	Inspecté	"Tough"	Rejeté	'Smutty'
BLE					
No 1 Nord..	200⅛	199½	186½	188½	188½
No 2 Nord..	195½		184½	185½	185½
No 3 Nord..	190½		178½	177½	177½
No 4 Nord..	173				
No 5 Nord..	158½				
No 6 Nord..					
Fourrage ..					
AVOINE					
2 C. W.	66¾				
3 C. W.	65½		64		
Extra 1 four	65½		64		
No 1 four ..			63½		
No 2 four ..			63		
Rejeté					
ORGE					
No 3	108				
No 4					
Rejeté					
Fourrage ...					
LIN					
1 N. W. C. ..	266				
2 C. W.	263				
3 C. W.	238				
Rejeté	238				

DECHARGE veut dire "déchargé" à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

INSPECTE veut dire "inspecté" par les inspecteurs du gouvernement à Winnipeg.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

Cote a la Fermeture

	Blé	Avoine	Lin	Orge
Novembre ..	198½		266	
Décembre ..	191	66	265	103
Mai	192	67⅛	273	

Cote fournie par la N. Bawlf Grain Co. Ltd.

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

Encouragée par son succès de l'an dernier, la Ligue des Droits du Français publie maintenant chaque année son Almanach de la Langue française. Celui de 1917 paraîtra le 15 novembre prochain.

Cette date marque déjà un progrès sur la publication de l'an dernier. Les centres même les plus reculés pourront recevoir cette fois-ci, avant la fin de l'année le nombre d'exemplaires qu'ils désireront. Mais ce n'est là que la moindre amélioration que présente le nouvel Almanach. Son tirage d'abord s'est élevé de 10,000 à 25,000. On espère ainsi pouvoir répondre à toutes les commandes.

Le format ensuite s'est quelque peu agrandi. Cela lui a donné une tournure plus élégante, dans le genre de l'Almanach Hachette. Ce nouveau format est définitif!

Enfin et surtout la matière atteste les progrès réalisés. Elle est plus riche, plus variée, plus populaire. A côté d'articles de fond dûs à des hommes comme MM. Belcourt et Chapais, les abbés Perrier et Camille Roy, M. Henri Bourassa et le docteur Gauvreau, on trouve des contes, des poésies, des chansons patriotiques, voire même plusieurs scènes d'un drame inédit et très vivant sur la lutte ontarienne. Sous des rubriques nouvelles, et qui reviendront à chaque publication annuelle, l'Almanach nous met au courant des principaux faits de l'année touchant les intérêts de la race, il donne la monographie d'une de nos associations nationales, il nous renseigne sur la vie des nôtres hors du Québec. De nombreuses et intéressantes illustrations ornent le texte, entre autres des diagrammes remarquables indiquant où sont les forces catholiques au Canada.

Et chose étonnante, le prix de l'Almanach n'a pas augmenté. En dépit de ses améliorations et malgré la hausse du papier, il reste à 15 sous l'exemplaire, à $1.50 la douzaine, à $10.00 le cent, et à $75.00 le mille.

Aussi prévoit-on que les 25,000 exemplaires vont s'enlever rapidement. Plusieurs milliers sont déjà retenus. Qu'on guette donc l'apparition de l'Almanach, chez les libraires, le 15 novembre prochain, ou qu'on fasse aussitôt sa commande au secrétaire de la Ligue des Droits du français, au Monument National, à Montréal.

Cet Almanach sera en vente à la librairie **Kéroack, 227, rue Main, Winnipeg**, et rue Dumoulin, Saint-Boniface. Prix: 15 sous. Pour les commandes de la province, ajouter 3 sous pour frais d'expédition.

A NOTRE DEVOUE CORPS ENSEIGNANT BILINGUE

Vivent nos bons instituteurs,
Nos charmantes institutrices
Si aimables, si pleins de coeur,
Dévoués jusqu'au sacrifice,
Pour enseigner à nos enfants,
La langue chère à leurs parents.

Langue d'éloquence sacrée,
Des Fénélon, des Bossuet,
Des de Ségur, des Dupanloup,
Des Montsabré, des Bourdaloue,
Et qui fait naître à profusion,
Les religieuses vocations. (1)

Cette langue belle entre toutes,
Que le sectaire seul redoute,
Fut la langue des anciens preux,
Ds fiers croisés nos grands aïeux,
De nos pères les découvreurs,
C'est celle des poilus sans peur.

C'est la langue expressive et fine,
Fille de la langue latine
Que pratiquent les fins lettrés,
Les grands penseurs, les gens bien nés;
C'est la langue de notre race,
Nous ferons respecter sa place.

Vivent nos bons instituteurs,
Nos charmantes institutrices,
Si aimables, si pleins de coeur,
Dévoués jusqu'au sacrifice
Pour enseigner à nos enfants,
La langue chère à leurs parents.

P. Commune.

(1) 80 pour cent des missionnaires catholiques du monde entier sont français.

BETAIL

Mardi, le 14 novembre

Taureaux de poids

1,200 livres et plus—
De choix ....$6.00 à $6.75
Bon ....$6.00 à $6.50
Moyen ....$5.50 à $5.75

Taureaux de boucherie

De 1,000 livres à 1,200 livres—
De choix ....$6.50 à $6.75
Bon ....$5.75 à $6.00
Moyen ....$5.25 à $5.50
Ordinaire ....$5.00 à $5.25

De 700 à 1,000 livres—
De choix ....$6.40 à $6.65
Bon ....$6.00 à $6.25
Moyen ....$5.50 à $6.00
Ordinaire ....$4.75 à $5.25

Taures de boucherie

De 700 à 1,000 livres—
Choix ....$6.00 à $6.10
Bon ....$4.75 à $5.00
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$4.60 à $5.00

Vaches de boucherie

1,100 livres et plus—
Choix ....$5.50 à $5.85
Bon ....$5.50 à $5.85
Moyen ....$4.50 à $4.75
Ordinaire ....$3.75 à $4.25

De 800 à 1,000 livres—
De choix ....$5.00 à $5.25
Bon ....$4.25 à $4.50
Moyen ....$4.00 à $4.25
Ordinaire ....$3.25 à $3.75

Boeufs (Bulls)

De choix ....$5.35 à $5.65
Moyen ....$4.75 à $5.25
Bologne ....$4.00 à $4.25
"Cutters" ....$3.25 à $3.75
"Canners" ....$2.50 à $3.00

Boeufs (Oxen)

Bon ....$5.50 à $5.75
Moyen ....$5.00 à $5.25
Ordinaire ....$3.75 à $4.85

Veaux

De choix ....$7.25 à $7.75
Bon ....$6.75 à $7.00

"Feeders"

De choix, de 950 à 1,100 liv.
Prix ....$5.75 à $6.10
Bon. De 800 à 950 livres.
Prix ....$5.50 à $5.75

"Stockers"

De 450 à 800 livres—
De choix (breedy steers)
Prix ....$5.65 à $6.00
Moyen (taureaux) ..$5.25 à $5.50
Ordinaire (taureaux)
Prix ....$4.90 à $5.25
De choix (breedy heifers)
Prix ....$5.50 à $5.75
Moyen (taures) ....$5.25 à $5.50
Ordinaire (taures) ..$4.75 à $5.00

Porcs

De choix ....$10.00 à $10.25
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$8.75 à $9.00
"Stags" ....$5.00 à $5.25
Truies ....$6.75 à $7.00

Moutons

Agneaux de l'année (choix)
Prix ....$10.00 à $10.25
Agneaux de l'année (ordinaire).
Prix ....$7.00 à $8.00
Lourds ....$7.75 à $8.00
Légers ....$7.75 à $8.25

LES PRODUITS

Mardi, le 14 novembre

Beurre

Crèmerie, briquette fraîche.
Prix .... .41 ..
Man. (Solids — Prix du gros) .... .39 ..
De ferme .... .28 .33

Oeufs

No. 1 frais. La doz. .... .38 ..

Patates

Lot de 10 livres .... .90 ..
C-B. Au char, le bois. .. .85 ..
Manitoba. Au char .... .70 .75

Gruau

Sac de 80 livres $3.00

Farine

Lake of the Woods Milling Co.—
Five Roses. Sac de 98 liv. ...$5.10
Lakewood $4.97½
Harvest Queen $4.85
Memora $4.35
XXXX $3.30

Western Canada Flour Mills—
Purity. Sac de 98 liv. $5.10
Medallion $4.97½
Three Stars $4.85
Maitland $4.50

Ogilvie Flour Mills—
Royal Household (98 liv.) ..$5.10
Glenora $4.90
Manitoba $3.95
Whole Wheat $4.85
Graham $4.85
XXXX $3.45

Alimentation

Son — en sac $25.00
"Shorts" $27.00
Avoine cassée $40.00
Orge et avoine $40.00

Foin

Naturel, No 1 ....$11.00
Naturel, No 2 ....$10.00
"Midland", No 1 ....$ 9.00
"Midland", No 2 ....$ 8.00
"Timothy", No 1 ....$15.00

Volailles vivantes

Poulets No 1 du printemps.
Prix .... .16 ..
Poules No 1 .... .12 .13
Vieux coqs .... .09 ..
Canards No 1 .... .13 ..
Oies No 1 .... .13 ..

MENTEZ, MENTEZ

"Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose."

C'est la parole bien connue du cynique Voltaire, de triste et dégoûtante mémoire. Et son arme favorite est maniée par d'autres mains. Sont-elles plus propres que les siennes? C'est encore ce qui reste à savoir.

En ce moment il y a sûrement un mot d'ordre venu quelque part à l'effet de dénigrer les Canadiens-français. C'est pour ameuter plus facilement l'opinion anglaise contre tout ce qu'il y a de français, au Canada.

Les Canadiens-français ne font pas leur devoir envers l'Empire, répètent tous les journaux de langue anglaise, à fort peu d'exceptions près.

Voici quelques chiffres donnée par le Dr. J. K. Foran, C.R. M. Foran n'est pas Canadien-français, mais il a le courage de dire la vérité. Ce n'est pas banal par le temps qui court. Jetez ces chiffres à la face de ceux qui de parti pris, ou par ignorance, colportent le mensonge et sèment la discorde.

Nous citons du **Droit**:

"Ces attaques sont-elles justifiées? Voyons. En dépit de l'hos- "tilité manifeste contre leur race, leur langue, leurs traditions, nous "trouvons que dans le premier contingent il y avait 5,000 volontaires "canadiens-français.

"Depuis lors, six régiments canadiens-français (7,200) ont été "levés dans la province de Québec. Au moins un quart des régiments "anglais et écossais enrôlés dans Québec, est canadien-français. Les "Provinces maritimes ont donné un régiment canadien-français de "1,200 hommes, et plus de 3,000 autres volontaires d'origine française "se trouvent dans les autres régiments de ces provinces. L'Ontario "et l'Ouest ont donné plus de 4.000 Canadiens-français dans divers "régiments supposés anglais.

"Si l'on ajoute à ces volontaires, les Canadiens-français dans les "corps sanitaires, les pionniers et les bûcherons (et ils forment 90 "pour cent de ces divers corps), nous avons un total dépassant 40,000 "Canadiens-français actuellement sous les drapeaux et la plus grande "partie au front.

"Si l'on prend le recensement de 1911 comme base de nos calculs, "nous trouvons que les Canadiens-français se sont enrôlés dans la "proportion de 1.7 pour cent pendant que les Canadiens anglais se "sont enrôlés dans la proportion de 1.9 pour cent.

"Sans ennuyer plus longtemps les lecteurs par des statistiques, "les chiffres que nous venons de donner devraient suffire à réduire au "silence les soi-disant patriotes dont les traits empoisonnés sont cons- "tamment dirigés vers les Canadiens-français et spécialement ceux "du Québec. C'est un indice d'un bien pauvre patriotisme, principe "des résultats les plus désastreux pour le Canada et pour l'empire. "Les voix mesquines de ces calomniateurs reçoivent leur réponse, dans "les grondements de la foudre, des bords de la Marne, de Langemark, "de Saint-Julien et d'Ypres, et comme la valeur des Canadiens-fran- "çais a sauvé le Canada en 1812, elle a encore donné ses preuves dans "le tourbillon de mort qui balaie actuellement les Flandres et la "France.

"Comprenez la mentalité canadienne-française, avant de la criti- "quer; et quand vous l'aurez comprise, vous serez trop éclairés pour "continuer de telles critiques."

CHRONIQUEURS

Nous tenons beaucoup à notre chronique locale, et nous la voudrions de mieux en mieux faite.

Certaines nouvelles locales intéressent les paroisses comme corps, et il nous est agréable autant qu'utile de faire plaisir. Nos chroniqueurs voudront bien cependant ne pas entrer dans l'intimité des familles et blesser ainsi parfois très vivement.

Nous ne sommes pas en mesure de nous rendre compte de certaines circonstances locales qui rendent très sensibles des remarques, qui de loin, paraissent anodines, et nous serions reconnaissants envers ceux qui s'intéressent à notre oeuvre, de nous le faire remarquer immédiatement.

Nous tenons beaucoup à la chronique locale, mais nous la voulons bienveillante envers tous.

Nos chroniqueurs voudront bien penser de nouveau à la très pratique suggestion faite par Monsieur le Curé de Letellier, au sujet d'un mode d'aider au recrutement des nôtres dans les centres déjà établis, et même dans les centres de concessions gratuites.

Faire l'historique du succès des familles de chaque paroisse. Il va sans dire que personne ne doit être mis devant le public sans sa permission formelle, car il s'en trouve qui n'aiment pas la publicité, même pour leurs succès. La délicatesse est soeur de la charité, et nos chroniqueurs sauront être délicats. D'ailleurs, ayant du sang français dans les veines, la chose leur sera facile.

Quelle chronique sérieuse et stimulante pour le bien commun, si la moitié des ressources d'écriture dont nous disposons dans la plus grande partie de nos paroisses allait se mettre en branle.

Ce serait favoriser par là et faciliter le travail individuel de ceux qui veulent bien travailler dans leur petite sphère d'action au bien commun, mais qui ne savent pas manier une plume.

Nombreux sont ceux qui ne peuvent pas facilement manier une plume, qui peuvent cependant donner un bon coup de ciseau.

Une chronique locale bien faite devient immédiatement la proie de ces derniers. Un coup de ciseau et un timbre de deux sous, et vous avez deux cents, trois cents lettres qui partent pour aller dire aux parents et aux amis de la province de Québec combien l'agriculture est payante au Manitoba, et quelles facilités d'établissement notre province offre à ceux qui veulent travailler, particulièrement aux nombreuses familles.

La preuve est là, faite par des faits bien précis. C'est d'emblée l'argument le plus fort auprès des cultivateurs du Bas Canada.

Québec peut facilement nous donner quelques unités parmi les dix ou quinze milles qui partent chaque année pour les Etats-Unis. Il s'agirait simplement de prévenir ces départs en dirigeant à temps ces solides fils de cultivateurs vers nos bonnes terres du Manitoba.

Qui nous donnera de la chronique locale ainsi faite? Il aura bien mérité des siens. Ca ne coûte pas cher: un peu de bonne volonté et le désir d'aider.

Est-ce vraiment trop demander?

GARDEZ VOS VACHES

Dans un précédent article nous recommandions de garder des vaches et de garder de bonnes vaches.

Il n'y a pas de succès possible sur une terre cultivée depuis plusieurs années, si on ne garde du troupeau; et du moment qu'on est convaincu de cette vérité, qui ne souffre pas de contradiction sérieuse, il est tout à l'avantage du cultivateur de garder de bonnes vaches et de ne garder que celles-là.

Nous trouvons dans la page agricole de l'**Action Catholique** du 4 novembre dernier des remarques excellentes faites par M. Joseph Pasquet, de l'école d'agriculture de Sainte-Anne.

M. Villeneuve, du Collège d'Agriculture de Winnipeg, donne d'excellents conseils sur les expériences à faire pour procéder à l'élimination des vaches médiocres. Nous ne lui avons pas entendu mentionner ce que dit M. Pasquet; il est vrai que nous n'avons pas assisté à toutes ses conférence. En tout cas, nous croyons que les remarques suivantes seront utiles.

M. Pasquet, s'appuyant sur des expériences très précises faites dans les divers collèges d'agriculture, arrive à la conclusion qu'une vache augmente sa production jusqu'à l'âge de sept à huit ans et qu'ensuite elle décroit. Première constatation.

Deuxième constatation, maintenant. **La vache à sa première** lactation donne à peu près 80 pour cent de ce qu'elle donnera adulte. Cette dernière constatation est très pratique et très utile puisqu'elle peut dispenser le cultivateur de garder une vache deux ou trois ans avant de se rendre compte qu'elle n'est pas un sujet payant. Nourritur et soins dépensés en pure perte, par conséquent.

Une vache, pour donner des profits, doit donner telle quantité de lait. A sa première lactation qui représente 80 pour cent de ce qu'elle donnera plus tard, le cultivateur constate qu'elle est bien au-dessous de la normale; il prendra les moyens de se défaire immédiatement de cette vache.

Pour résumer, nous disons qu'un cultivateur ne devrait pas garder de vaches dépassant huit à neuf ans, et qu'il doit avoir l'oeil grand ouvert sur la quantité de lait que donnent ses jeunes vaches.

Nous ne voulons pourtant pas dire qu'une vache, même médiocre, est une source de ruine. Oh! non, car elle donnera par ailleurs en bonifiant le champ sur lequel elle trouve sa nourriture. Produire plus de blé, voilà déjà un profit que le cultivateur retire de ses vaches. Et il faut ajouter les sujets vendus pour la viande, ce qui n'est pas du tout à dédaigner, surtout de nos jours, où c'est une mine d'or.

Ce que nous voulons dire, c'est que les nôtres doivent tendre au mieux pour leur bien et celui de tout le groupe national. En plus des profits que nous venons de mentionner, une bonne vache donne plus de profits par son lait et sera l'égale des autres sous les autres rapports. Il y a donc intérêt à faire la sélection et à ne garder que les meilleurs sujets.

AGRICULTEUR.

DEBUTS DE MARK TWAIN

Quand je devins rédacteur d'une feuille rurale, ce ne fut pas sans appréhension. Un homme qui n'a jamais quitté le plancher des vaches ne se verrait pas sans appréhension chargé du commandement d'un vaisseau. Mais je me trouvais dans une situation qui me forçait à chercher un salaire. Le rédacteur habituel voulait partir en vacance. J'acceptai les offres qu'on me fit, et je m'installai à sa place.

J'éprouvai avec délices la sensation d'avoir de nouveau une occupation, et je travaillai toute la semaine avec un plaisir sans mélange. Nous mîmes sous presse et j'attendis toute la journée avec une certaine anxiété pour voir si mes efforts allaient attirer quelque peu l'attention. Comme je quittais notre bureau vers le coucher du soleil, un groupe d'homte plus ses succèsè et est seyante mes et d'enfants qui s'étaient rassemblés au pied de l'escalier se remua à ma vue, m'ouvrit un passage, et j'entendis quelques voix chuchoter: "C'est lui!" Naturellement, cela me fit plaisir.

Le lendemain matin, je rencontrai un groupe semblable au pied de l'escalier, et j'aperçus des gens qui se tenaient un par un, ou deux par deux çà et là, dans les rues, sur mon chemin, me considérant avec une attention soutenue. Le rassemblement s'ouvrit quand je m'avançai, recula, et j'entendis quelqu'un dire: "Regardez donc quels yeux il a." Je feignis de ne pas remarquer l'attention que j'excitais, mais, dans le fond, j'en fus enchanté et je me proposai d'écricre cela à ma tante. Je grimpai l'escalier, et, au moment d'ouvrir ma porte, j'entendis des voix joyeuses et un retentissant éclat de rire. En entrant, j'aperçus deux jeunes gens d'apparence campagnarde qui changèrent de visage en me voyant; puis tous deux sautèrent brusquement par la fenêtre avec fracas. Je fus très surpris.

Une demi-heure plus tard environ, je vis entrer un vieux monsieur, porteur d'une barbe démesurée, à la physionomie distinguée et quelque peu sévère. Je l'invitai à s'asseoir; il prit un siège. Il semblait avoir quelque chose sur le coeur. Il ôta son chapeau, le posa sur le plancher, en tira un foulard de soie rouge, un exemplaire du journal et une paire de lunette. Il étala la feuille sur ses genoux, puis, essuyant ses lunettes avec son foulard, il me dit:

—C'est vous le nouveau rédacteur en chef?

Je répondis que oui.

—Aviez-vous déjà rédigé un autre journal d'agriculture?

—Non, c'est mon coup d'essai.

—Je le crois sans peine. Avez-vous quelque expérience **pratique** en matière d'agriculture?

—Non, je ne le pense pas.

—J'en avais comme un pressentiment, fit le vieux monsieur mettant ses lunettes et me regardant par-dessus avec des yeux indignés, tout en repliant son journal.

—Voulez-vous que je vous lise ce qui m'a donné ce pressentiment? Ecoutez, c'est cet article-là, et voyez si c'est bien vous qui l'avez écrit: "il ne faut jamais arracher les navets, ça leur est nuisible. Il est préférable de faire grimper quelqu'un et de lui faire secouer l'arbre." Eh bien! qu'en dites-vous? Car c'est bien vous qui avez écrit cela.

—Ce que j'en dis? Mais je dis que c'est très bien, je dis que c'est très sensé. Je suis convaincu que chaque année, des millions et des millions de boisseaux de navets sont perdus parce qu'on les arrache à moitié mûrs; au contraire, si l'on faisait grimper un garçon pour secouer l'arbre...

—Pour secouer votre grand'mère! Alors les navets poussent sur les arbres?

—Oh non! Certainement non. Qui vous dit qu'ils poussent là? C'est une expression figurée, tout à fait figurée; tous ceux qui savent ce que parler veut dire auront tout de suite compris que le garçon doit secouer les ceps...

Là-dessus, le vieux monsieur se leva, brusquement, déchiqueta le journal en petits morceaux, les piétina, pulvérisa plusieurs objets à coups de canne, déclara que j'étais plus ignorant qu'une vache, puis sortit comme un furieux en fermant la porte avec un fracas épouvantable. Bref, il me parut qu'il était mécontent; mais, ne sachant à quelle cause attribuer son agitation, je ne pus y porter remède.

Un instant après cet incident, une longue créature, verte comme un noyé, avec des cheveux clairsemés qui lui tombaient sur les épaules, et les broussailles d'une barbe de huit jours qui hérissaient les coteaux et les vallées de son visage, fit irruption dans mon bureau et s'arrêta brusquement sans bouger, un doigt sur les lèvres, la tête et le corps inclinés, comme pour écouter. Elle se tenait devant moi. Aucun bruit ne se faisait entendre. Elle écouta encore. Rien! Alors la créature donna un tour de clé et s'avança vers moi avec précaution, tout doucement, sur la pointe des pieds. Elle s'approcha jusqu'à me toucher. Là, elle s'arrêta, consulta un instant ma figure avec un intérêt profond, tira de sa poche intérieure un exemplaire plié de notre journal et dit:

—Voyez, voilà ce que vous avez écrit. Lisez-moi cela bien vite. Secourez-moi, je souffre horriblement.

Je lui lus ce qui suit; et à mesure que les phrases tombaient de mes lèvres, je pouvais voir un mieux sensible se produire chez elle; je pouvais voir ses muscles contractés se détendre, l'anxiété disparaître de son visage, la paix et la sérénité se répandre sur ses traits comme un clair de lune ex quis sur un paysage désolé.

"Le Guano.—Le Guano est un bel oiseau, mais il exige de grands soins. On ne doit pas l'importer plus tôt qu'en juin ni plus tard qu'en septembre. En hiver, on aura soin de le tenir dans un endroit chaud où il puisse couver ses petits."

"Quelques mots sur la citrouille. — Cette baie est très appréciée par les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, qui la préfèrent aux groseilles à maquereau pour faire les tartes; ils la préfèrent aussi à la framboise pour nourrir les vaches, comme plus nutritive sans empâter. La citrouille est la seule variété comestible de la famille des oranges qui réussisse dans le Nord, à l'exception de la calebasse. Mais l'habitude de la planter dans les cours, devant les maisons, disparaît rapidement, car il est aujourd'hui reconnu que la citrouille est un arbre qui ne donne pas d'ombre."

Mon auditeur enthousiasmé s'élança vers moi, me secoua les mains et dit:

—Bon! Bon! Ca suffit. Je sais maintenant que j'ai toute ma tête, car vous avez lu cet article comme moi. Mais, étranger, quand je l'ai lu ce matin pour la première fois, je me suis dit: "Non! jamais je ne l'avais cru jusqu'à ce jour, malgré les sérieux avertissements de mes amis; mais, maintenant, je crois que je suis vraiment fou!" Alors j'ai poussé un hurlement que vous auriez pu entendre à deux milles; puis je me suis sauvé pour tuer quelqu'un, car je sentais que cela arriverait un jour ou l'autre, et que, par conséquent, je pouvais bien commencer tout de suite. J'ai relu un de vos paragraphes d'un bout à l'autre, afin d'être bien sûr de mon affaire, et alors j'ai mis le feu à ma maison et je me suis sauvé. J'ai estropié plusieurs personnes et j'ai logé un individu dans un arbre où je le retrouverai quand je voudrai. Puis j'ai pensé à entrer ici, en passant devant le bureau, pour m'assurer de la chose; et maintenant ça y est, et je vous assure que c'est un bonheur pour le gaillard qui est perché là-haut dans l'arbre. Je l'aurais tué pour sûr, en m'en retournant. Bonsoir, Monsieur, bonsoir! Vous m'avez ôté un grand poids de l'esprit. Ma raison a résisté à l'un de vos articles sur l'agriculture, et je sais que rien ne pourra la troubler maintenant. Bonsoir, cher Monsieur!

En songeant aux forfaits et aux incendies que s'était permis cet individu, je fus un peu troublé, car je ne pouvais m'empêcher de me sentir comme son complice jusqu'à un certain point; mais ce léger malaise se dissipa bientôt, car le rédacteur en titre du journal fit son entrée.

Je me dis:

—Mark! tu aurais mieux fait d'aller te promener en Egypte, comme je te le conseillais; mais tu n'as pas voulu m'écouter; tu vas voir ce qui t'arrivera à présent; il fallait t'y attendre.

Le rédacteur en chef avait l'air désolé, navré, effondré.

Il contempla les dégâts que le vieux gentleman tapageur et les deux fermiers avaient commis et dit:

—Méchante, très méchante affaire: le flacon de colle forte en miettes, six carreaux cassés, le crachoir et deux chandeliers démolis; méchante affaire. Mais ce ne serait rien: c'est la réputation du journal qui m'a l'air en morceaux, et j'en ai peur, définitivement. Il est vrai que jamais numéro ne s'est si bien vendu et n'a fait pareil tapage; mais quelle vogue, quel succès que celui qu'on doit à la folie, à sa faiblesse d'esprit! Mon ami, vrai comme je suis un honnête homme, il y a des gens, là dehors, plein la rue, il y en a de grimpés partout qui vous attendent pour tâcher de vous apercevoir parce qu'ils vous croient fou. Et ils sont fondés à le croire, après avoir lu ces articles qui sont une honte pour la presse. Comment diable avez-vous pu vous figurer que vous étiez capable de rédiger une feuille de cette nature? Vous avez l'air d'ignorer les notions les plus rudimentaires de l'agriculture. Vous parlez de la saison de la mue des vaches et vous recommandez l'apprivoisement des putois, sous prétexte qu'il aime à jouer et qu'il excelle à attrapper les rats. Votre remarque, que les moules ne bronchent pas si on leur joue un morceau de musique était inutile, tout à fait inutile. Rien ne trouble la sérénité des moules. Les moules ne bronchent jamais. Les moules ne se soucient pas du son de la musique. O terre et ciel! Mon ami, si vous aviez travaillé toute votre vie pour acquérir l'ignorance, jamais vous n'auriez pu passer vos examens de doctorat ès nullité plus brillamment qu'aujourd'hui. Je n'ai jamais vu rien de pareil. Votre remarque, que le marron d'Inde est de plus en plus demandé comme article de commerce, est simplement calculée pour démolir ce journal. Je vous en prie, rendez-moi votre place et allez-vous en. Je n'ai plus besoin de vacance; si j'en avais je n'en pourrais plus jouir. Oh! non, certainement non, je ne pourrais pas si je vous savais sur ma chaise. Je craindrais toujours qu'il ne vous prit envie de recommander quelque chose à mes lecteurs. Je perds patience quand je pense que vous avez parlé des parcs d'huîtres sous la rubrique **Jardinage paysagiste**. Je vous engage à partir. Rien au monde ne pourrait m'engager à reprendre de vacances. Oh! pourquoi ne me disiez-vous pas que vous n'entendiez rien à l'agriculture!

—Pourquoi je ne vous l'ai pas dit, espèce d'épis de maïs, de tête de chou, de chou-fleur! Mais c'est la première fois qu'on me fait des observations aussi déraisonnables. Je vous dit que j'ai été un rédacteur pendant quatorze ans, et c'est la première fois que j'entends dire qu'il faille savoir quelque chose pour rédiger un journal. Navet que vous êtes! Quel sont donc les critiques dramatiques attachés à la rédaction des feuilles d'importance? Un tas de cordonniers et de potards élevés à la dignité de juges de théâtres et qui, sans mentir, s'y entendent comme moi à l'agriculture, pas plus. Les livres, qui donc en rend compte? Des gaillards qui n'en ont jamais écrit un seul. Quels sont les individus qui font les **leading articles** sur la situation financière? De pauvres diables qui ont une foule d'excellentes raisons pour ne pas s'y entendre. Quels sont ceux qui clabaudent contre la manière dont sont menées les expéditions contre les Peaux-Rouges? Des messieurs qui n'ont jamais vu un Indien, qui ne sauraient pas distinguer un **squaw** d'une squale, qui seraient incapables d'allumer un feu en plein air et n'ont jamais vu un tomahawk.

Sachez, Monsieur, que je le connais d'alpha en **omaha** et apprenez que moins un journaliste en sait, plus il fait augmenter la vogue et le tirage. Le ciel m'est témoin que si j'avais été un ignare rempli d'aplomb et non le savant modeste que vous avez sous les yeux, j'aurais pu me faire un nom à moi dans ce monde glacial et égoïste. Je pars, Monsieur; depuis que j'ai été traité comme vous m'avez traité, je suis absolument décidé à m'en aller. Mais j'ai fait mon devoir. J'ai été fidèle à mon traité, autant du moins qu'il m'a été donnée de pouvoir l'observer. Je vous avais promis de rendre votre journal intéressant pour toutes les classes de la société: je l'ai fait; je vous avais promis de faire monter votre tirage à vingt mille exemplaires: deux semaines de plus et le chiffre était atteint. Et je vous aurais donné là, voyez-vous, la meilleure classe de lecteurs qu'eût jamais possédée un journal d'agriculture, cette classe innombrable qui ne compte pas un seul paysan, pas un seul individu capable, quand bien même sa vie en dépendrait, de distinguer un arbre à melons d'un pied de pêches confites, c'est vous, racine de pâté, qui perdrez à notre séparation, pas moi.

Et je partis.

Mark Twain.

"Alamnach du Pèlerin."

EN PROVINCE

SAINTE-AMELIE

L'inauguration de notre théâtre a eu lieu le 5 courant, par une séance récréative des mieux réussies. Toute la paroisse s'était donnée rendez-vous à 8 heures du soir, et Sainte-Rose était là aussi avec un nombre respectable de spectateurs sympathiques.

Les dames et demoiselles de la paroisse, sous l'habile direction de Mlle Blanche Perras, institutrice, ont donné deux belles représentations qui furent très appréciées par l'assistance. Elles interprétèrent d'abord "Les Petites Misères de la Vie", comédie en deux actes, puis Jeanne l'orpheline, drame en 2 actes. Tous les rôles furent si bien joués que nous aurions volontiers assisté à une répétition immédiate des deux pièces.

Dans les entr'actes, les enfants ont voulu prouver qu'ils savaient égayer le public aussi bien en anglais qu'en français. Les saynètes "The Sick Doll" et "The wind and the sun" furent chaleureusement applaudies.

Durant ce joli concert, il y eut aussi de beaux chants. Mlles Imelda Pinette, dans sa chanson "C'est un oiseau qui vient de France" a eu la voix si heureuse que tout le monde a regretté de la voir disparaître si vite derrière le rideau. Mlle Alma Berthelette se distingua également à l'harmonium, et par deux belles chansons très goûtées. N'oublions pas de mentionner que nous avons eu le plaisir d'entendre M. Josaphat Daigneault, de Saint-Franois-Xavier. Vu les circonstances des événements, il ne pouvait faire un meilleur choix dans son riche répertoire. M. Joseph Molgat improvisa un morceau humoristique qui excita l'hilarité générale.

Le chroniqueur est sûr d'être le fidèle interprète de tous les témoins de cette agréable soirée, en remerciant les dames de leur dévouement et en les félicitant de leur incontestable succès. A bientôt le tour des messieurs!

Olivier.

SAINT-MALO

Lundi dernier le 6 novembre, M. Louis-Philippe Bourgeois conduisait à l'autel Mlle Yvonne Trudel. M. Osias Bourgeois servait de témoin à son fils et M. Georges Barnabé à sa belle-soeur. M. l'abbé Macaire bénit leur union. Les nouveaux époux sont partis pour faire leur voyage de noce à Saint-Joseph. Nous leur souhaitons bonheur et prospérité.

• • •

M. Edmond Bourgeois et sa famille sont rendus au village depuis quelque temps.

• • •

M. W.-H. Leck, de Winnipeg, était de passage ici la semaine dernière.

• • •

Baptêmes

M. Evariste Hébert est l'heureux père d'un fils, Joseph-Hubert-André. Parrain et marraine, M. Joseph et Mlle Marie Hébert, frère et soeur de l'enfant.

M. Eddy Fréchette, une fille. Parrain et marraine: M. et Mme Lussier, grand'oncle et grand'tante de l'enfant.

Malouine.

LETELLIER

Un de ces matins, me trouvant à la gare à l'heure du départ du train, j'ai vu charger 150 bidons de lait — en moyenne chacun contient 80 livres — donc 12,000 livres à $2.40 le cent, ce qui fait $288.00 par jour. Ca donne envie d'aller vivre à Letellier ou bien d'en faire autant chez soi.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Jeudi, le 9 novembre, eut lieu au couvent de Saint-Jean-Baptiste notre réunion mensuelle du Bon Parler Français. Notre bon curé, qui s'intéresse beaucoup aux progrès de notre société, y assistait. L'ouverture de l'assemblée se fit par la correction de certains anglicismes, barbarismes et phrases mal construites. Je vous certifie que nos jeunes associées ne se laissent pas embarrasser dans la correction de ces anglicismes si fréquemment usités. Ceci fut suivi de l'analyse littéraire de la fable "Le Sage et le Conquérant", par les élèves de 9e et 10e grades.

M. le Curé fut satisfait du travail accompli, puis il nous recommanda encore fortement de donner une attention particulière à notre français, sans toutefois négliger les autres sujets du programme d'études. Toutes paraissent bien encouragées et semblent bien décidées de faire des efforts soutenus pour parler le plus correctement possible notre belle langue française. C'est bien là notre part d'action dans la lutte si noble qui se fait pour le maintien de cette langue.

Voici le nombre de jetons gagnés par chaque élève durant les mois de septembre et octobre.

1re classe: Marie-Jeanne Brunette, 107; Corinne Bérard, 100; Hélène St-Amant, 95; Blanche Boiteau, 94; Alma Comeault, 90; Berthe Désautels, 89; Honorine Plamondon, 87; Euphémie Châle, 86; Evélina Péloquin, 82; Eugénie Dupont, 78; Annette Lauzé, 64.

2me classe: Victoria Plamondon, 109; Antoinette Proteau, 108; Juliette Rajotte, 100; Aurore Bérard, 98; Yvonne Marion, 92; Gabrielle Ayotte, 88; Béatrice Rajotte, 87; Hélène Roy, 82; Antoinette Brunette, 81; Marie Beaubien, 81; Rose-Anna Ricard, 81; Louise-Anna Péloquin, 80; Alma Lambert, 79; Marie-Louise Guénette, 29; Berthe Gérard, 19.

3me classe: Mélina Ricard, 101; Georgeline Lavallée, 87; Annette Gauthier, 57; Marie-Ange Godard, 56; Flora Plamondon, 50; Blanche St-Amant, 49; Yvonne Brunette, 48; Yvonne Gauthier, 39; Orise Laforme, 24; Antoinette Plouffe, 24; Ida Vandale, 10; Aldéa Comeault, 8.

4me classe: Aurore Guénette, 182; Diana Labelle, 132; Olivine Baril, 103; Andréa Lambert, 96; Delphine Beaudette, 91; Béatrice Désautels, 89; Della Gauthier, 80; Emma Beaudette, 73; Germaine Rajotte, 72; Joséphine Turcotte, 67; Emelda Roy, 65; Léliane Colette, 63; Aurore Comeault, 49; Yvonne Grégoire, 49; Olivine Touchette, 44; Yvonne Labelle, 44; Blanche Ricard, 42; Marie-Rose Plamondon, 42; Marie-Louise Paul, 33; Germaine Martel, 29; Léa Marion, 21; Mathilde Comeault, 15.

Corinne Bérard.

LAURIER

La partie de whist qui a été préparée par les demoiselles de la paroisse au profit de notre église, a été un vrai succès. Le premier prix des messieurs, donné par Mlle Marie-Louise Trottier, a été gagné par M. Joseph Dupré, et le 1er prix des dames par Mme Patrice Trottier. Le prix de consolation a été gagné (faut-il le dire) par M. Gilles Trottier.

• • •

Mlle Zinna Boisvert est allée à Winnipeg pour visiter quelques connaissances et prendre un bon repos. Nous espérons qu'elle nous reviendra bientôt.

• • •

Les messieurs et les demoiselles de Laurier ont déjà inauguré leur patinoir. Les joues un peu pâlies par les vents froids de l'automne vont reprendre leur couleur. Joues roses est toujours de bon augure! Amusez-vous bien!

• • •

Nos villageois sont déjà en habit de chasse. Les "permis", les fusils, tout est prêt. Les étrangers désireux de manger du bon gibier vont nous arriver de toutes parts. Bon succès à tous.

AUBIGNY

Perdu

Un boeuf, rouge foncé, âgé de quatre ans. Perdu il y a un mois et demi dans le district de Morris. Si quelqu'un l'a vu, on le prie de communiquer tous renseignements à M. Philippe Laferrière, Saint-Antoine d'Aubigny, Manitoba.

On dédommagera de la peine encourue.

FANNYSTELLE

M. Marcel Mollot est à se faire construire d'immenses "remises" pour abriter pendant l'hiver un fort troupeau de bétail.

• • •

M. et Mme Hallmeyer, des Illinois, sont en promenade chez M. William Hallmeyer, leur fils.

M. et Mme Pierre Beaupré nous quittent ces jours-ci pour Broadvalley, Man., où ils passeront l'hiver.

• • •

Les labours sont terminés pour cette saison, mais les battages sont encore en opération. C'est le "dessert" de la récolte qu'on est à battre.

• • •

Enfin nous voilà en plein hiver, et on dit "qu'il ne fait pas très chaud".

• • •

Mlle Marie Guyot est de retour de Saint-Boniface, Man., où elle a passé quelques semaines en visite chez des parents et amis.

• • •

C'est quasi triste sur les rues de notre village, depuis le commencement de la froide saison. On n'entend plus le bruit joyeux des autos, surtout celui des Fords.

• • •

Mlle Atkinson, du département de la cuisine, du Collège d'Agriculture de Winnipeg, sera parmi nous mardi le 14 courant, pour donner une conférence sur la manière pratique de faire le pain et toutes sortes de petits et grands mets délicieux. A vous, messieurs les célibataires, d'assister, pour constater, enfin, si votre manière de faire la cuisine est plus pratique que celle donnée par Mlle Atkinson.

• • •

Baptêmes

Le 20 octobre. — Marie-Alice-Lianne, fille d'Omer Boisvert et de Lorette Durcault. Parrain et marraine, M. et Mme Rogford, de la province de uébec.

Le 30 octobre. — Marie-Lianne-Rita, fille d'Armand Cyrenne et d'Yvonne Bourque. Parrain, M. Ovide Bourque; marraine, Mlle Yvonne Syrenne.

• • •

Tout est en marche pour le bazar pour venir en aide à l'Association d'Education. Mlles Florida Syrenne et Marguerite Arnal ont été nommées candidates. Nous leur souhaitons tout le succès qu'elles méritent.

Le comité local de la dite Association est en pourparlers avec le bureau chef afin de se procurer un habile conférencier qui viendra rehausser cette bonne fête de la grande famille canadienne-française.

Yvonnic.

SAINT-LEON

Encore le bazar

La chronique de la semaine dernière qui a paru dans la **Liberté** donnait un beau compte-rendu de notre bazar paroissial, et tous ceux qui ont vu de leurs yeux et qui connaissent le résultat de ce bazar savent qu'elle n'a rien exagéré.

Mais ce résultat? Est-ce par oubli, est-ce par modestie qu'il n'a point été mentionné? Notre Rév. Père Curé nous l'a pourtant fait connaître au prône: Ce n'est pas moins que la belle somme de $1,283.20 que ce bazar a réunie. C'est un résultat d'autant plus remarquable que la paroisse est petite et compte à peine 60 familles et que le temps fut des plus mauvais. De ce beau bazar, il est resté $1,105.85 de bénéfice net. Notre comité local qui l'avait organisé surtout en vue de se procurer quelques fonds pour contribuer au soutien de la cause de l'éducation sut sagement employer ce revenu. Il en versa immédiatement la somme de $350 au secrétariat de l'Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba, constitua un fond de réserve de $500, remettant le reste, c'est-à-dire la somme de $255.85 à nos bonnes religieuses, qui s'emploient avec tant de dévouement à la cause de l'éducation parmi nous.

L'Association d'Education de Manitoba, par son secrétaire, accusa réception dans les termes suivants, de la somme qui lui avait été envoyée:

"Sa Grandeur Monseigneur Béliveau nous a remis votre chèque au montant de $350. Je suppose qu'il est bien inutile de vous dire que nous avons été agréablement surpris. Le résultat est certainement beau, mais il est surtout important, parce qu'il prouve qu'avec une bonne organisation et du dévouement, il est sinon facile, du moins possible de réussir. Nous souhaiterions que beaucoup de paroisses suivent votre exemple, car comme le disait si bien Monseigneur l'Archevêque, lors du Congrès en juin dernier: "L'argent est le nerf de la guerre, et par conséquent sans lui pas de succès possible." Nous vous remercions bien sincèrement de cette contribution à notre grande oeuvre, et vous prions d'agréer, etc."

Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque voulut bien de son côté adresser par le R. P. Curé un merci et ses félicitations à notre paroisse et à son comité.

Parmi les généreux donateurs qui s'intéressèrent à notre bazar, nous tenons à remercier encore M. L.-J. Collin et M. et Mme Henri Collin, de Saint-Boniface, parents d'une de nos religieuses enseignantes, ainsi que M. E. Letienne, également de cette ville, qui après avoir offert un riche cadeau à notre bazar a poussé l'amabilité jusqu'à venir de sa personne encourager nos soirées.

• • •

Services funèbres — Dom Benoit

Un service sera chanté cette semaine dans notre église pour notre défunt archevêque, Mgr Langevin, et pour les prêtres défunts de la paroisse.

Notre dévoué curé nous a rappelé aussi que le 19 de ce mois sera l'anniversaire de la mort du vénéré Père Dom Benoit. Un service solennel sera chanté pour lui à cette occasion à Saint-Léon, le lundi 20 courant, à 9 heures. Nous prierons Dieu d'accorder à son bon et fidèle serviteur le repos éternel, mais nous sommes inclinés à croire qu'il jouit déjà un ciel, où il n'oublie pas ceux qu'il a aimés sur la terre et où il prie pour nous.

Nouse regrettons de ne pouvoir donner aucune nouvelle au sujet de l'arrivée de son corps, qui doit recevoir sa sépulture définitive à Notre-Dame de Lourdes. Sans doute que des difficultés imprévues, créées par la guerre, ont imposé des délais à l'exécution de ce pieux projet.

SAINT-NORBERT

Un charivari

On aurait pu s'attendre à mieux que ça dans notre paisible paroisse. Je me rappelle une ancienne légende disant que c'était les loups-garous qui causaient les charivari. Est-ce vrai? Dans ma jeunesse, j'étais tenté de le croire; aujourd'hui on dit que ce sont des hommes, des chrétiens. Sont-ils dignes de ce nom, ceux qui, on ne sait par quelle aberration d'esprit, profitant d'une circonstance bien ordinaire et bien permise — le mariage d'un veuf — se sont amusés, une nuit, comme les loups-garous, à troubler la paix et le bonheur paisible d'une brave famille.

Est-ce jalousie, méchanceté ou stupidité? Peut-être tout ça. Il est reconnu que ceux qui sont bas cherchent à rabaisser les autres à leur niveau par tous les moyens en leur pouvoir, et on dit aussi que chacun prend son plaisir où il le trouve.

Se peut-il qu'il y a des gens qui ont le plaisir si bas que de faire si méchante bouffonnerie: ramasser toutes les cloches à vaches des environs, se les pendre au cou (Quelle jolie similitude! On aurait pu s'y tromper!) et faire un tapage d'enfer autour de la plus paisible retraite possible, courroucer un honnête citoyen, faire une grande peine à cette nouvelle épouse, causer une grande frayeur à ces bons petits enfants, humilier les plus âgés;; c'est vraiment une action digne non pas de chrétiens, mais de brigands mal appris comme il y en a toujours trop.

Mgr Ritchot aurait dit: "Oh! mais ce ne sont pas mes mérinos, ceux-là, mais plutôt les moutons noirs, les moutons gâleux." Ceux qui malgré la haute direction d'un bon pasteur, trouvent le moyen de se mêler aux loups, même de faire pire qu'eux, fuyez-les, ceux-là, ils sont connus par tous les mauvais tours qu'ils se plaisent et se vantent de jouer. Et dire qu'il y a de paisibles imbéciles qui ne craignent pas de se mêler avec eux Ils prendront la gale; c'est contagieux.

La leçon est peut-être rude: tant mieux, elle est bien méritée.

Justicier.

AU CONSEIL PRIVE

(Le **Devoir**)

A la dernière heure — trop tard pour que nous puissions réunir les éléments d'une appréciation un peu détaillée — on nous communique une dépêche de Londres dont la substance se résume à ceci: Le Conseil Privé déclare **intra vires**, donc dans les limites des pouvoirs de la législature de l'Ontario, le règlement XVII; il déclare en même temps illégale la constitution de la commission gouvernementale que l'on a prétendu substituer à la commission élue d'Ottawa.

Nous aurions perdu l'un de nos procès et gagné l'autre.

On comprendra que nous n'essayions pas d'indiquer, tout de suite, les conséquences proprement judiciaires de ces deux décisions, et encore moins la conduite qu'elles pourront imposer à la minorité.

Notons bien, en effet, qu'on n'a point posé au Conseil Privé des questions abstraites. Les deux problèmes de la constitutionnalité du règlement XVII et de la "petite commission" se sont trouvés posés dans une série de procès particuliers.

Le règlement XVII a été mis en cause dans l'affaire MacKell contre la commission élue. MacKell avait demandé une injonction interdisant à la commission élue de faire certaines dépenses pour la construction d'écoles, le paiement de certains instituteurs, parce qu'elle ne se soumettait pas au règlement XVII. La commission contestait la légalité du règlement. Les tribunaux ontariens confirmèrent la demande d'injonction. La commission élue en appela à Londres. Son appel ayant été rejeté, l'injonction serait maintenue.

Sur l'autre point, la minorité française était à l'attaque. Elle demandait une injonction interdisant à la banque dépositaire des fonds de la commission élue et à la ville, qui venait de percevoir un nouveau semestre d'impôts scolaires, de remettre ces fonds à la "petite commission", alléguant l'illégalité de celle-ci. Les tribunaux ontariens rejetèrent la demande d'injonction; le Conseil Privé aurait accordé l'appel contre ces décisions. Il devrait en résulter que la commission élue rentrera dans les fonds que la "petite commission" avait déjà touchés et en partie dépensés. La "petite commission" se trouverait aussi à disparaître et avec elle, supposons-nous, tous ses actes.

Il suffit de rapprocher ces deux décisions pour faire deviner la complexité des problèmes pratiques que va poser la double décision du Conseil Privé.

Nous nous empresserons de donner à nos lecteurs de plus amples précisions, dès que des renseignements plus complets auront permis de les fixer.

Omer Héroux.

MORT DE M. L'ABBE HELLA

M. l'abbé Jean-Lambert Hella est décédé vendredi dernier, à l'hôpital de Saint-Boniface, à la suite d'une longue maladie. Le défunt était l'un des anciens du diocèse de Saint-Boniface. Né à Liège Belgique, le 9 avril 1844, il avait été ordonné prêtre le 3 avril 1871. Il fut d'abord missionnaire dans le Dakota Nord, puis devint vicaire-général du diocèse de Fargo. Vers 1900 il passa au diocèse de Saint-Boniface. Nommé curé de Grande-Clairière, il quitta en 1904 cette paroisse pour devenir assistant de M. l'abbé Jolys, à Saint-Pierre Jolys, Man.

Un service a été chanté lundi à la cathédrale de Saint-Boniface: Mgr l'Archevêque officiait. Les funérailles ont eu lieu hier à Saint-Pierre Jolys.

• • •

M. l'abbé Hella était une personnalité fort attrayante. M. l'abbé Jolys a esquissé de délicieuse façon dans son histoire de Saint-Pierre Jolys la silhouette de ce bon prêtre. "Vous le connaissez tous, n'est-ce pas? Six pieds quand il a la semelle de ses souliers sous la plante des pieds; trouvant sa taille trop grande, il se voûte quelque peu, mais ça lui va. Une tête carrée, au front très bombé qui doit contenir de la cervelle. Il faut croire que cette cervelle a travaillé, car le crâne est nu comme un genou, front large, mais d'une largeur égale allant d'une tempe à l'autre, comme une bande coupée sur mesure, les tempes un peu rentrées. Une bonne grande figure oblongue percée de deux yeux relativement petits mais tout bleus, des yeux rêveurs. Au-dessous, un nez prononcé et puis une grande bouche qui s'épanouit en bonté et un menton qui annonce la ténacité. Cette figure est ornée d'une barbe assez peu fournie mais plutôt rouge clair, persillée, aujourd'hui allant avec des sourcils de même et se roulant en barbe "floerie".

Brave homme bâti à chaux et à sable, pas trop d'embonpoint sur une carcasse fortement charpentée; allure toujours tranquille, parfois un éclair de vivacité; mais ordinairement très calme, affable, bon, prenant ses aises, mais bon travailleur au besoin, tranquille dans la force de sa bonne santé; en somme un homme à vivre cent ans."

Chasse l'asthme.—Soit en vapeur ou en fumée, le remède du docteur Kellogg contre l'asthme ne donne à ce mal aucune chance de prolonger ces ravages. Notre expérience de ce remède nous démontre combien efficace et à point il est. Ce remède est le produit de longues études et ses inventeurs ne l'ont pas offert au public avant d'être certain de son efficacité.

Le bon marché de l'Exterminateur de Vers de Mother Graves le met à la portée de toutes les familles. On se le peut procurer chez tous les pharmaciens.

Suite de la page 1.

EN MARGE DU JUGEMENT.

Ce serait une cause de joie et de triomphe pour le Canada si dans ce jugement on pouvait trouver des causes de paix et d'union. Si, au contraire, ce jugement laisse subsister les raisons de ce conflit, si au lieu de créer l'harmonie, il tente d'éterniser les difficultés, c'est un malheur pour tout le Canada.

Le Canada, pour prospérer et grandir, a besoin de la bonne entente entre les deux grandes races qui forment la nation canadienne.

Est-ce que la légalisation de la mesure injuste va en faire disparaître l'amertume? Est-ce que l'approbation du Conseil Privé va convaincre les Canadiens français que la seule conduite à tenir maintenant, c'est d'abandonner leur langue au bon plaisir d'une majorité injuste?

Assurément non. Pour nous, la langue française est la meilleure sauvegarde de notre foi et à tout prix, nous la conserverons, car la foi est un bien qu'il ne nous est pas permis d'exposer.

Pour nous, la langue française c'est la condition essentielle de notre existence comme race, c'est le seul cadre dans lequel notre esprit peut se développer librement et atteindre le sommet de la perfection et du plus grand rendement pour notre pays; et nous voulons vivre, non seulement vivre, mais nous développer dans le sens que Dieu et la nature nous ont indiqué.

"Quand un peuple perd sa liberté, dit un écrivain français, s'il garde sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison." Si notre pays doit devenir notre prison, nous en garderons la clef coûte que coûte.

• • •

Pour les Canadiens français, ce jugement est un avertissement solennel. La patrie est en danger. Le patriotisme sacré que nos ancêtres nous ont légué est menacé. La cause française en Ontario est celle de toute la race.

L'heure est grave pour tous les Canadiens français.

La courte histoire de notre pays est remplie de crises terribles et toujours l'union des Canadiens français en dehors des coteries politiques, de l'intérêt personnel a permis de résister aux orages, de surmonter les difficultés.

L'orage nouveau n'est pas plus terrible que les autres et par le même moyen nous le traverserons victorieusement.

Nous ne voulons pas la lutte nous la subissons. Nous n'attaquons pas, nous nous défendons. Nous avons horreur de la guerre mais nous ne voulons pas de paix dans la servitude.

Pour nous comme pour les nations belligérantes, la paix n'est possible que dans la justice. Pour qu'elle soit durable, il faut, selon la parole du Saint Père, "tenir compte des aspirations des peuples".

J.-Albert Foisy.

LE MOULIN A VENT

Sourire aux choses pour l'âme qu'elles ont lorsqu'elles sont aimées...

(Le Blé qui lève.)

De notre temps, c'est-à-dire, à une époque, mon Dieu! oui, tout à l'heure reculée, le voyageur qui montait de la Pointe-Lévis à Pain-Sec ou qui descendait de Somerset à la Rivière-du-Loup, apercevait partout dans les campagnes, comme un clocher au-dessus des "bâtiments" des cultivateurs un bras de moulin-à-battre: c'était un peu comme les silos de nos jours, tout le monde en avait. Personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre le paysage moins que tout autre et le pauvre voyageur, lui, trouvait ainsi sur sa route, comme des jalons, ces bras terminés par une petite croix qui semblait tenir une bénédiction élevée sur son voyage.

J'ignore si, aujourd'hui, il y a encore des voyageurs sur les vieilles routes, aux prodigieuses ornières il est vrai, mais si généreusement bordées de framboises et de cerises-à-grappes; tout est si changé! Somerset, on n'a jamais su pourquoi, est devenu Plessisville; la Rivière-du-Loup, dont la rivière est bien encore là, mais où il n'y a jamais eu la queue d'un loup, a pris — peut-être à cause de cela — le nom plus aristocratique de Fraserville; et ainsi de suite un peu partout dans le pays.

Est-ce ce nom de ville ajouté ou substitué aux noms des paroisses?

Toujours est-il que si vous passez, "aux jours d'aujourd'hui" sur ces mêmes chemins du roi, à dix lieues à la ronde, vous ne verrez plus un seul moulin-à-battre et ce que l'on peut constater aussi à l'oeil nu, c'est que le paysage est devenu d'une platitude admirable.

Autrefois, les bâtisses de la ferme, avec ce bras de moulin en guise de mât, paraissaient, — dans la houle des foins ou des blés, et amarrées au quai des chemins — des navires à l'ancre. Maintenant, les "bâtiments" farauds s'écrasent autour de la grange fardée qui a, la plupart du temps — humiliante réminiscence — une girouette; ça vire toujours, ça crie souvent, ça reluit quelquefois et avec tout cela c'est inutile.

Le moulin-à-battre, lui, ne virait pas toujours, ne criait pas souvent et ne reluisait jamais et malgré tout cela, était utile.

Sans aucune prétention de figurer jamais dans l'illustre généalogie du mouvement perpétuel, le moulin ne virait pas toujours. Pendant une grande partie de l'année, il ne se permettait à peine des quarts de tours, lorsque par condescendance, il voulait servir de balançoire aux enfants: c'est justement là qu'il criait quelquefois et ce devait être de joie, comme ces grands'pères qui rient de voir rire leurs petits-fils.

Attirés par ces cris de joie, les hirondelles en quête de bonheur en notre pays, accouraient; puis charmées de voir le vieux colosse se prêter si complaisamment aux caprices des tout petits, apprivoisés par sa douceur, elles bâtissaient leurs nids dans la grand'roue. Pour calmer alors la sollicitude inquiète du jeune couple ailé, le moulin laissait garroter ses bras de géant avec les souples liens de leurs envols gracieux et répétés, noués et renoués sans cesse près du nid. Il devenait si impassible, que la mousse veloutait son frein jusque sous la roue, tandis qu'à ses pieds, l'herbe Saint-Jean, la marguerite et le pissenlit lui prodiguaient leurs peu estimables richesses.

Lorsqu'à l'automne, les hirondelles repartaient avec la génération nouvelle pour le "pays où fleurit l'oranger", le moulin, témoin discret de leur bonheur passé, les regardait partir et les suivait très loin, de son geste d'adieu triste. Seule la neige qui avait rencontré les voyageurs en chemin et qui lui apportait de leurs nouvelles, avait le pouvoir de l'éveiller, de le tirer de son engourdissement: obéissant alors aux secrètes puissances du devoir, et peut-être aussi pour imiter ses petites amies les hirondelles, il se laissait poser des ailes et préparer pour le temps des "battages".

Cette saison de son annuelle activité s'ouvrait dans les premières semaines de l'hiver, avec un bon vent de "nordais", qui, s'il est bien franc, est le vent classique pour écorner les boeufs. Les préparatifs qu'il réclamait, n'étaient d'ailleurs, ni longs, ni compliqués: enfoncer quelques "carvelles", resserrer quelques "coins", voiler les vergues et assujettir la chaîne lorsqu'on avait huilé l' "arbre" de la grand'roue, il était prêt.

Au premier bon vent, il n'y avait qu'à "décotter" le moulin.

Alors, l'une après l'autre, les fières vergues s'abaissaient, s'inclinaient jusqu'à terre, se relevant sans cesse, mais toujours vaincue par la force impérieuse du vent tandis qu'à l'intérieur de la grange retentissait un roulement de tonnerre dans une nuée de poussière. Les gerbes montaient sur le pont, pour redescendre dans la "grand'passe", en paille assouplie tandis que, dans l'ombre, le grain pleurait ses larmes d'or.

Ordinairement la journée du "battage" commençait après le "train" du matin, alors que le vent n'est encore ni régulier ni violent: mais sur les dix heures alors qu'avec le soleil il avait pris de la force, il fallait souvent "dévoiler" un peu le moulin, à moins que le vent lui-même nous eût prévenus: alors on en était quitte pour aller chercher les "voiles" dans les "écarts" du ruisseau, si non plus loin, piquées dans quelque banc de neige. Vers les 4 heures, avec le foin baissant, le vent perdait sa violence et comme en hiver la brunante vient vite, on avait "autant d'acquet d'accôter" le moulin et d'aller faire le train du soir, pour recommencer le lendemain, si le vent était favorable.

Plusieurs fois pendant la journée, la grand'mère, derrière sa fenêtre, avait daigné arrêter son rouet et après un coup de pouce à la "câline", la main en abat-jour devant les yeux, elle avait suivi du regard, les mouvements du moulin; il était si joli d'ailleurs! lorsque sa silhouette grise se profilait sur le toit de "chaume verglacé" de la grange, aux bords duquel la "poudrerie" accrochait ses franges flottantes, pendant que sous un ciel de ouate, les rafales poussaient le long des clôtures ou dans les "coulées", pour l'amasser en bancs, toute la neige de la dernière "bordée". Il était si joli le moulin, qu'il n'en fallait pas plus pour calmer les cris du "petit dernier" qui "faisait ses dents"; la "grosse bébelle", consolait de tous les chagrins, guérissait de tous les maux.

Maintenant les enfants peuvent "faire leurs dents" tout seuls et crier comme on sait; la "mémère" sera bien encore là pour les consoler, mais elle n'aura plus la "bébelle" à leur montrer.

Poursuivis par l'impitoyable progrès, les vieux moulins ont disparu de nos horizons; mais avant de céder devant ce maître d'hier, comme jadis devant Don Quichotte, ils ont protesté, ont résisté, que dis-je, devant la force et la ruse de l'ennemi, ils se sont babaissés jusqu'à faire des concessions.

Oui, des concessions; voyez plutôt. Ils ont consenti d'abord — et qui dira avec quelle peine — à se laisser couper les ailes: c'était, du même coup, leur enlever une partie de leur gloire et toute leur beauté: ils se sont résignés pourtant.

Mais ce n'était qu'un prélude à de plus cruelles ignominies. Profitant de ce qu'ils ne pouvaient plus marcher, on les a couchés à terre et fait tourner par des boeufs! Des boeufs, pour remplacer le vent! je vous demande!.. Des boeufs pour remplacer les hirondelles!... cela manquait de poésie, et c'était, tout de même, avouons-le, un peu fort. Les vieilles machines ont sentie l'ironie, l'odieuse dérision; elles en ont été profondément humiliées, et blessées au coeur elles sont mortes!

Voyez si le progrès est habile! Avant que la terrible nouvelle ne se répandit, sachant bien que nous tenions à nos vieux usages incommodes, il a rassemblé tous les bras de nos moulins écartelés, et les a plantés drus, le long des routes afin de prévenir les réclamations importunes d'un voyageur encore possible et grincheux, naturellement. Puis, pour consoler les hirondelles de la perte de leur vieil ami, il a jeté des fils sur ses bras, et elles peuvent y tenir leur congrès, à l'arrivée et au départ de leur nouvelle migration.

Ces deux sources de regret, taries, ces deux plaintes prévenues, le progrès a songé à remplacer la machine antique par une invention nouvelle, créée à son image et à sa ressemblance. C'est peinturluré en rouge et ça défie toute description comme toute analogie avec tout ce qui, de loin ou de près, peut se rapprocher de l'esthétique le plus sauvage. Deux chevaux ahuris et résignés marchent quelque part là-dessus, avec la consolante illusion d'avancer: il faut dix hommes "administrés" et prêts à mourir pour satisfaire ses exigences à la voix des ferrailles: ça fait un vacarme d'enfer où le vent du ciel n'a rien à voir — Dieu merci! — Mais, ça bat la récolte en trois jours!... voilà le triomphe!

Mais il ne manquait plus que cela et l'on peut appeler cela, je crois, un comble: ces machines nouvelles circulent par les rangs de nos paroisses et s'arrêtent aux mêmes portes de granges auprès desquelles se tenaient leur victimes: n'est-ce pas cruel! Pour les venger de ce dernier affront, avec moins de grâce et de vie, que d'amour, j'ai voulu esquisser à coups de plume, dans le clair-obscur de mon style qui ignore le progrès, lui, cette silhouette à jamais effacée de nos paysages, afin que nos vieux moulins se tiennent debout dans l'imagination de nos petits neveux — qui n'en verront pas, eux, les pauvres — comme ils restent toujours dans nos plus lointains souvenirs.

En perdant le moulin-à-vent, le paysage a perdu un élément de beauté que son successeur — je vous mets au défi de le prouver — n'a pas remplacé; le pays a vu s'évanouir en même temps un peu de sa vie et beaucoup de sa poésie.

Quand j'aurai ajouté, pour ne pas critiquer déraisonnablement le progrès, que la nouvelle machine est plus pratique — seul éloge qu'il ambitionne d'ailleurs — vous me laisserez bien, en paix, regretter nos vieux moulins, au moins pour les hirondelles...

Le Frère Gilles, o.f.m.

DANS LE MONDE

Les Roumains vont de l'avant

Bucarest, 8. — Les troupes roumaines continuent leur offensive dans la Dobroudja. Il y a eu hier plusieurs combats d'artillerie et d'infanterie. Une attaque allemande a été repoussée sur le front sylvanien. Les Bulgares ont vainement tenté de prendre l'offensive en Macédoine.

Déportation des Belges

Le Havre, France, 9. — Le ministre des affaires étrangères de Belgique accuse, dans une déclaration faite ce matin, le gouvernement allemand de rassembler virtuellement tous les hommes valides de son pays et de les envoyer vers des destinations inconnues.

Les démocrates en majorité au sénat

New-York, 9. — Les démocrates sont maintenant certains de la majorité au sénat. S'ils obtiennent dix sièges dans les 21 conscriptions électorales dont on n'a pas encore eu le résultat, ils auront aussi le contrôle de la chambre.

Déportations en masse à Anvers

Londres, 10. — D'après les dernières nouvelles, les Allemands ont déporté 21,000 citoyens d'Anvers en Allemagne. La panique règne à Anvers et dans les contrées environnantes. Trois hommes ont tenté de fuir en Hollande, mais ils ont été tués par des chocs électriques. Il y a sur la frontière une barrière de fils électriques.

M. Wilson est réélu

New-York, 10. — Wilson est virtuellement président des Etats-Unis depuis l'instant où la Californie a été définitivement portée sur la colonne des états démocrates. Wilson a maintenant 269 voix, soit 3 de plus que le chiffre nécessaire à son élection.

Les Russes poursuivent Mackensen

Londres, 12. — Les Russes ont traversé le Danube et la flotte russe a recommencé à bombarder Constanza. Le général allemand Mackensen continue à retraiter devant l'avance russe. Ses troupes sont démoralisées et il a perdu un tiers de ses effectifs.

Victoire des Serbes

Paris, 13. — Les Serbes ont remporté une brillante victoire sur les Allemands et les Bulgares dans le district de Cerna, au sud-est de Monastir. Aidés de l'artillerie française, les Serbes ont fait 2,000 prisonniers allemands. Depuis le 12 septembre, les Serbes ont fait 6,000 prisonniers, pris 72 canons et 53 mitrailleuses.

Victoire des Anglais

Londres, 13. — Les troupes anglaises ont fait une avance d'un mille dans leur nouvelle attaque au nord de la rivière Ancre. Elles ont conquis les positions allemandes de Beaumont-Hamel et Saint-Pierre Divion. Deux mille prisonniers ont été faits.

Commentant la récente adoption par un congrès d'instituteurs du district de Saskatoon de la résolution suivante: "Que l'anglais soit la seule langue de nos écoles publiques", le **Patriote** écrit: "On peut adopter des résolutions et même faire passer des Règlements 17, 18, 19 et jusqu'au bout des chiffres, comme disait un bon cultivateur, nous ne continuerons pas moins à parler le français et à le faire apprendre à nos enfants."

Bravo, le **Patriote**. Nous ne sommes pas encore mûrs pour l'esclavage.

• • •

La **Patrie** accuse de rougisme le **Patriote** qui a osé écrire au lendemain de l'échec des conservateurs en Colombie-Britannique que "les perspectives d'avenir ne sont pas brillantes pour M. Borden et ses collègues".

"Nous ne pouvions pourtant pas affirmer, rétorque le **Patriote**, que cette déroute conservatrice était un succès pour la politique de M. Borden!... Qui sait?... si nous avions imprimé une pareille balourdise, la feuille montréalaise nous eût sans aucun doute délivré un certificat de haute indépendance."

Certainement, car
Selon que vous serez rouge ou bleu
La **Patrie** vous jugera blanc ou noir

Note pour la critique. — Ces vers, en tant qu'ils en ont le facies, sont archilibres.

• • •

Un grand journal russe se plaint avec véhémence que les prisonniers autrichiens et allemands enseignent aux populations russes comment distiller l'alcool.

Même prisoniers, les Allemands savent être un danger redoutable à leurs ennemis.

A L'UNION CANADIENNE

Dédié au Pou

Anglicize va. angliciser; faire, rendre anglais, conforme à l'idiome anglais.

Anglify va. anglifier: rendre anglais.

Du "Nouveau dictionnaire anglais-français et français-anglais", de Clifton et Adrien Grimaux.

Du même dictionnaire.

"Season ticket" — Billet de saison.

"Doublevé."

• • •

Si l'hiver et ses froids rigoureux apportent avec eux bien des ennuis, des contrariétés et des misères, il apporte en même temps certaines compensations, du moins pour certains amateurs de sports d'hiver. La raquette et le patin vont être à la mode chez les jeunes de l'Union. Le magnifique patinoir sera bientôt prêt et nous serons témoins du plaisir des jeunes. Ils glisseront avec joie sur une glace que nous nous efforcerons d'entretenir toujours dans un très bon état, et les joueurs de gouret se livreront des luttes acharnées. Nous entreprenons ceci dans le dessein bien louable de conserver à Saint-Boniface la jeunesse canadienne-française. Ce sera une grande dépense pour l'Union, et nous comptons largement sur l'encouragement du public de Saint-Boniface.

Pour réussir, il nous faut beaucoup de membres et d'actionnaires, car c'est sur la cotisation mensuelle que nous comptons surtout pour faire face aux dépenses que les améliorations récentes nous ont coûté. Ce n'est pas exorbitant, — 25 sous par mois pour chaque membre, — et pourtant si tous les membres sont assidus à payer cette côtisation, nous réussirons très bien. Veuillez donc ne pas oublier votre cotisation mensuelle. Nous nous proposons bien d'autres améliorations pour la commodité et le bien-être de tous les membres.

• • •

Si vous étiez venu à l'Union dimanche dernier, vous auriez pu voir l'entrain qui y régnait. Nos salles étaient combles: elles ne sont pas grandes, il est vrai, tout de même les jeunes s'amusaient bien, soit au billard, soit aux cartes, aux dames ou aux échecs. Dans la salle de musique nous entendions les voix fraîches, riches et sonores de nos artistes membres et les accords mélodieux de virtuoses. Il y a encore de la place. Faites comme eux: venez à l'Union et vous vous amuserez bien.

• • •

Il est édifiant de voir l'attention que tous mettent à parler le français dans nos salles. On entend quelquefois des Canadiens-français parler anglais, mais c'est chose bien rare. A par ça, on s'applique à parler du bon français, du français académique, pas le "Parisian French" tel qu'on en voit dans des vitrines de Saint-Boniface. Il y avait une grande discussion sur des expressions françaises dimanche dernier. Plusieurs écoutaient. On s'instruit sans effort à l'Union car du choc des idées jaillit la lumière.

• • •

Mille remerciements au généreux donateur, M. Adjutor Lemieux, pour la magnifique collection de livres donnés à l'Union. M. Lemieux veut encourager nos efforts et donner aux membres de l'Union une recréation utile, instructive et intéressante. Encore une fois, mille mercis à ce généreux donateur. Nous espérons que cet exemple sera suivi.

• • •

Un fait remarquable: Nos jeunes gens de Saint-Boniface ne traversent pas si souvent la rivière pour aller s'amuser à Winnipeg. Ils viennent s'amuser à l'Union: ils y sont en famille. Tous se connaissent et apprennent à s'estimer. Le but de l'Union s'accomplit tranquillement. Félicitons-nous. Dans les heures de danger nous serons ensemble pour combattre, sous le commandement de notre président honoraire, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque.

SAINT-BONIFACE

Baptêmes

Le 5 novembre. — Marie-Lucie, fille de Albert Bruce et de T. Poitras.

Le 5 novembre. — Marie-Marguerite-Annette, fille de Elphège Bourbonnière et de Henriette Proulx.

Le 8 novembre. — Henri-Eugène-François, fils de J.-D. Patry et de Marie-Rose Audette.

Le 8 novembre. — Marie-Emilia-Amanda, fille de Cyrille Boisselle et de Eveline Beauvais.

Le 10 novembre.—Marie-Ange-Dorothée, fille de Arthur Bousquet et de Antoinette Lamiraude.

• • •

Sépulture

Le 6 novembre. — Funérailles de Josephine Ayotte, décédée l'avant-veille à l'âge de 28 ans; elle était l'épouse de Alexandre Wincell.

• • •

La **Manitoba's Abattoir and Packers Limited** construit en ce moment sa maison d'abattage et sa fabrique de jambon, en face des **Stockyards** de Saint-Boniface. La compagnie, nous dit-on sera prête à commencer ses opérations à la fin de décembre ou au commencement de janvier.

• • •

Un simple remède de famille. Il arrive dans une bouteille ordinaire, enveloppée dans une simple feuille de papier, mais chaque bouteille de Novoro du Dr Pierre renferme les éléments nécessaires à la guérison. Il est envoyé libre de tous droits. Ecrivez au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

POUR LE SECOURS NATIONAL FRANCAIS

Il y aura dimanche prochain, à trois heures de l'après-midi, au théâtre Walker, un concert au profit de l'oeuvre de guerre Le Secours National. Collecte à la porte. Les dames et les enfants sont particulièrement invités.

M. EDOUARD PARENT GRAVEMENT MALADE

M. Edouard Parent, de Letellier, Man., est gravement malade à l'hôpital de Saint-Boniface. Il a été administré hier matin. M. Edouard Parent était tombé subitement malade à Morris, il y a quelques jours.

LE CLUB "LE CANADA"

Le Club, comfortablement installé maintenant dans son propre local, au No 114 de l'édifice Cadomin, 282, rue Main, donnera dimanche prochain, le 19 novembre, sa deuxième séance publique de la saison. Cette réunion commencera à 8 heures et demie du soir. Les dames y seront admises. M. LeFranc déclamera "L'or libérateur", par le R. P. Coubé, le célèbre prédicateur français dont les sermons et les adresses, en France, attirent en ce moment tant d'attention. M. de Trémaudan parlera de Jean Nicolet, "l'homme merveilleux". Il y aura aussi chant, musique, etc.

Il n'est pas nécessaire d'avoir reçu une invitation personnelle pour être admis aux séances du club.

EN VISITE

Mme S. Morin et sa fille, Mme H. Houde, de Saint-Charles, ont été visiter leurs parents et amis la semaine dernière à Sainte-Anne des Chênes.

GRENADES

Le 31 mars 1917 la dette totale de la Grande-Bretagne, 2,600 millions de livres sterling, s'élèvera à une année de son revenue, déclare l'hon. H. McKenna.

La dette actuelle du Canada s'élève déjà à huit fois son revenu annuel, et au dire de nos impérialistes à tous crins, il faudrait encore trouver cent mille hommes.

Nous sommes vraiment des gens d'affaires. Ce qu'on doit penser des **colonials** là-bas!!

DU PROGRES CHEZ LES NOTRES

La compagnie "Western Artificial Limb" a pris une extension telle dans son commerce qu'elle se voit forcée de déménager dans un local plus spacieux. L'atelier est devenu trop petit pour l'ouvrage et les commandes qui arrivent non seulement de notre province, mais de tout l'ouest.

La compagnie occupera l'immeuble portant les numéros 87 et 87½ rue Marion. M. J.-M. Gélinas le gérant, homme pratique et plein d'initiative, est en train d'inventer de nouveaux appareils et perfectionner les anciens.

Le public est invité à visiter les ateliers en aucun temps, car les bureaux sont ouverts de sept heures du matin à neuf heures du soir, le dimanche excepté.

THE T. EATON CO LIMITED
WINNIPEG CANADA

SACRE-COEUR

Le R. P. Duchaussois, o.m.i., est en visite au presbytère. Les paroissiens du Sacré-Coeur se souviennent sans doute encore de l'éloquent prédicateur du dévoilement de la statue de Jeanne d'Arc.

• • •

Le R. P. Normandin, o.m.i., a succédé au R. P. Portelance, o.m.i., comme curé de la paroisse. Le R. P. Lacasse, o.m.i., a lu, dimanche, en chaire, la lettre de Mgr Béliveau annonçant au R. P. Normandin, o.m.i., sa nomination.

Le R. P. Portelance, o.m.i., fondateur de la paroisse, s'est retiré pour cause de maladie et sur l'ordre de ses médecins.

DANS L'EST

Les journaux de Hearst sont prohibés

Ottawa, 8. — A partir de samedi, il sera défendu de recevoir au Canada les journaux de Hearst. De lourdes pénalités s'appliqueront à quiconque aura en sa possession une des feuilles suivantes: New-York American, New-York Sunday American, New-York Journal, Boston American, Boston Sunday American, Chicago Examiner, Chicago Sunday Examiner, Chicago American, San Francisco Examiner, San Francisco Sunday Examiner, Los Angeles Examiner, Los Angeles Sunday Examiner, Los Angeles Herald, Atlanta Georgian, Atlanta American. On refuse aussi toute facilités au service de nouvelles de Hearst. Pareille décision a déjà été prise par les gouvernements anglais et français.

Pas de paix à Ottawa

Ottawa, 9. — Le "Free Press" publie une interview qu'il prétend tenir d'un des dirigeants irlandais de la capitale. Selon ce personnage, loin de consentir à un règlement de la question bilingue, l'élément irlandais fera plus que jamais la guerre à l'élément canadien-français.

Barré sera pendu

L'Orignal, Ont., 9. — Jacques Barré, de Rose Corner, a été trouvé coupable du meurtre de sa femme. Il sera pendu le 16 janvier.

Aux travaux forcés pour avoir mendié

Montréal, 9. — Le recorder Semple a condamné un mendiant à six mois de prison avec travaux forcés pour avoir mendié. Le recorder l'avait d'abord condamné à six mois de prison ordinaire, mais il le rappela au moment où il quittait la cour et ajouta avec travaux forcés.

La fin du volontariat

Toronto, 9. — Une réunion d'officiers recruteurs en est venu à la conclusion que le volontariat ne valait plus rien pour le recrutement de troupes au Canada et qu'il fallait recourir à l'enrôlement obligatoire si on voulait obtenir les cent mille hommes que nous n'avons pas encore fournis à l'Angleterre.

L'enrôlement des célibataires et des veufs

Toronto, 10. — L'institut militaire canadien envoie au gouvernement un rapport demandant l'enrôlement de tous les célibataires et veufs du pays.

De l'or à Saint-Joachim, Québec

Québec, 10. — Adélard Rock, prospecteur de mines, qui acquit de l'expérience dans les régions du Klondyke, en Alaska, et en Californie, annonce qu'il a découvert une mine d'or dans la paroisse de Saint-Joachim, près de Sainte-Anne de Beaupré. Des échantillons ont donné de $300 à $400 la tonne. Cette mine contient aussi des dépôts d'huile.

Canadiens d'Ontario ostracisés

Toronto, 10. — Les Canadiens-français des districts non organisés de l'Ontario sont victimes d'un système d'ostracisme au point de vue électoral, au dire de l'abbé Bourassa, missionnaire colonisateur. Les employés du gouvernement qui viennet de compiler les listes électorales ont complètement éliminé les nôtres en plusieurs endroits de sorte que leurs noms n'apparaîtront pas sur la liste des électeurs aux prochaines élections. Ainsi on a omis de prendre les noms de quarante-cinq Canadiens-français de Ramore. Les colons s'indignent d'un tel régime d'exception qui les prive de leurs droits d'électeurs.

L'enseignement du français

Montréal, 11. — Une dépêche de Londres dit que le baron Shaughnessy a réclamé l'enseignement du français dans tout le Canada. Cela est essentiel au développement du commerce canadien.

Le nickel canadien en Allemagne

Toronto, 11. — Le "Providence Journal" affirme que le sous-marin allemand porte 540 tonnes de nickel provenant des mines de Sudbury.

Sam Hughes démissionne

Ottawa, 13. — Sir Sam Hughes, ministre de la milice, a donné sa démission à la demande du premier ministre. La correspondance échangée entre eux sera faite publique.

Personne ne devrait marcher avec peine parce qu'il a des cors quand il existe un remède aussi certain que le Holloway's Corn Cure.

SUPERIEURE DE L'HOPITAL

La nouvelle supérieure de l'hôpital de Saint-Boniface est la révérende soeur Saint-Jean de l'Eucharistie.

A L'OHPHELINAT SAINT-JOSEPH

La révérende soeur Prince, depuis 11 ans supérieure de l'orphelinat Saint-Joseph est remplacée par soeur Saint-André. Soeur Prince est partie pour Montréal.

Un concert au profit de Mlle Ruth Pryce, l'éminente violoniste, sera donné à l'hôtel Fort Garry, mercredi prochain 22 novembre, à 8 heures 30 du soir, sous le distingué patronage de S. H. le Lieutenant Gouverneur et Lady Aikins, et sous les auspices du "Women's Musical Club". Mlle Pryce se rendra prochainement dans l'est, où elle continuera ses études."

Autre succès anglais

Londres, 14. — Le nombre des prisonniers faits par les Anglais dans leur attaque au nord de la rivière Ancre est maintenant de 4,000. La plupart de ces prisonniers allemands ont un mauvais physique et semblent tout à fait découragés.

SERVANTE DEMANDEE

Servante canadienne-française demandée pour être ménagère dans un presbytère. S'adresser à boîte 134, Pinewood, Ont. Pinewood est situé près des Etats-Unis à 165 milles de Winnipeg. La position sera vacante le 1er décembre prochain.